

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Journal du Cultivateur,

ET

PROCÉDÉS

DU

BUREAU D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

VOL. III., No. 10, MONTRÉAL, FÉVRIER, 1856.

FRANC DE PORT.

PRIX 2s. 6d. PAR ANNÉE, PAYABLE D'AVANCE.

Journal du Cultivateur.

AUX SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE.

Nous avons pris la liberté d'adresser à chaque Secrétaire des différentes Sociétés locales plusieurs copies du journal, pour les derniers et le présent mois, et nous leur serons très obligé s'ils veulent bien les faire circuler dans leur voisinage respectif, dans le but d'obtenir une grande addition à la liste. Quand le propriétaire entreprit de faire sortir le *Journal du Cultivateur* pour le bas prix d'abonnement auquel il est, il fut induit à le faire par la considération qu'il y avait une grande organisation par toute la Province, de Sociétés d'Agriculture, dont les officiers seraient sans doute leurs plus grands efforts pour lui donner une grande circulation, et qui en outre lui fourniraient des correspondances locales sur les récoltes, le mode de culture, les procédés des Expositions Agricoles, etc. Dans ces deux cas il a été bien désappointé, car à quelques exceptions près, il n'a rencontré aucune aide des Sociétés locales. On n'a pas eu non plus de considération envers celui qui le publiait pour les annonces. Il fut porté à croire au commencement de l'entreprise que son seul profit viendrait de la publication des particularités des Expositions locales, assemblées de Sociétés, etc.; mais seulement un petit nombre a averti au long, quelques-uns ont envoyé de courtes notices, dont la charge est si minime que quelquefois elle ne paie pas le trouble et la dépense pour la collecter, tandis que dans la majorité des cas, les Expositions ont été tenues sans avertissement

aucun dans le journal, quoique l'Acte du Parlement ordonne de le faire. Pour améliorer l'état du journal, et le rendre plus utile au corps agricole, le Propriétaire suggérerait respectueusement:—

1o. Que les différentes Sociétés locales souscrivent pour un certain nombre de copies et les distribuent entre les membres. Où l'on souscrit à 50 copies, pour lesquelles on paiera d'avance, le prix sera de £5, ou à raison de 2s chaque copie.

2o. Que les procédés au long des différentes expositions locales soient ci-après publiés dans le journal suivant l'Acte du Parlement.

3o. Que les Présidents, les Secrétaires et autres amis de l'Agriculture communiquent des informations intéressantes pour être publiées dans le journal. Le grand secret du succès qui a accompagné de semblables publications dans les autres pays, se trouve dans le fait que l'Editeur est assisté par un corps nombreux de correspondants intelligents, dont les communications, venant pour la plus grande partie de ceux qui sont pratiquement engagés dans l'Agriculture, donnent de la variété et de l'intérêt au journal.

A moins que la liste de souscription au journal ne s'augmente de beaucoup durant les mois de février et mars le Propriétaire sera nécessairement obligé de le discontinuer à la fin du présent volume.

—:—

L'EMPÉREUR DES FRANÇAIS.—EXPÉRIENCES SUR LA FLEUR.

L'Empereur Napoléon III, qui s'est dans plusieurs occasions montré homme extraordinaire, conçut l'idée qu'il serait possible de

presser la fleur pour en diminuer le volume et par là en faciliter le transport, sans affecter la qualité. En juillet 1853, on en fit l'expérience à la suggestion de l'Empereur, et dans le but de faire l'épreuve de ses vues. On trouva que la fleur soumise à la pression hydraulique de trois cents tonneaux, diminua 25 par cent en volume, et après un examen et une analyse on trouva qu'elle avait conservé toutes ses propriétés. La fleur soumise à la pression hydraulique fut alors mise dans des boîtes de zinc hermétiquement cirées. En même temps on mit d'autre fleur du même blé, mais qui n'avait pas été pressée, dans des boîtes semblables et cirées de la même manière. Dans le mois d'octobre suivant plusieurs de ces boîtes, contenant cette fleur, furent ouvertes et examinées, et on décida que celle qui avait été pressée était la meilleure. Dans le mois d'octobre 1854, on fit un nouvel examen et on eut un semblable résultat. On fit alors du pain des deux sortes de fleur. La fleur pressée fit le pain le meilleur et le plus léger. Dans le mois de mars 1855, on ouvrit d'autres boîtes de zinc, et après un examen on trouva que la fleur qui n'avait pas été pressée était moisie, tandis que la fleur pressée était douce et avait conservé ses excellentes qualités. On en fit du pain et il y eut une différence bien marquée.

L'Empereur ordonna que des expériences fussent faites sur la mer comme sur la terre. Des hommes de guerre doivent en prendre des deux sortes et voyager sur la mer dans des climats froids et chauds, et on fera l'examen de l'influence du climat et de l'air saisi sur chacune.

Il s'est formé des associations économiques de travail dans plusieurs parties de l'Europe et de l'Amérique. A Amsterdam, Hollande, il y a une compagnie de bons boulangers, qui peut fournir du pain de seigle pour le million. Son capital est de 250,000 florins. A Stuttgartard une semblable association manufacture 500 livres de pain chaque quarante-cinq minutes, et dans 24 heures (les boulangers travaillent jour et nuit), dont six sont toujours à l'ouvrage, pendant que trois se reposent et un prend son congé. La fleur est boulangée par une machine mue par un engin à vapeur. Ce pain se vend quelque chose de moins que l'autre, et il est si doux et si bon qu'il se vend jusqu'au dernier; on doit augmenter la factorie, et deux autres plus grandes sont sur le point de s'établir dans la ville. On envoie des ordres pour ce pain des différentes villes environnantes et on en envoie tous les jours par le chemin de fer.

En Prusse le haut prix du pain a fait chercher l'utilité qu'il y avait de séparer le son de la fleur aux moulins. On trouve qu'il y en a de 12 à 20 par cent, pendant que le grand chimiste Allemand Liebig a dit que le blé ne contenait que 2 par cent de matière igneuse indigeste. On est bien disposé dans cette capitale à manger du pain sans bluter la fleur. Tandis que que le pain coûtera moins cher, il sera plus nutritif et plus digestif. Et si la suggestion de l'Empereur Français est confirmée par les expériences et les observations la presse hydraulique viendra en usage parmi les muniens dans les pays où il y a beaucoup de fleur comme en Amérique, et il y aura une grande épargne dans le transport, un avantage réciproque pour le producteur et le consommateur, et "Vive l'Empereur" sera l'exclamation dans plus d'une partie du monde.

—:—

L'AGRICULTURE PASSÉE ET PRÉSENTE.

Le Professeur Buckland, de Toronto, donna, vendredi, le 21 décembre, une lecture très intéressante et très pratique à l'Institut Mécanique, à Toronto, "Sur l'Agriculture Passée et Présente." Dans le dernier numéro du *Journal du Cultivateur* nous parlions en faveur de l'introduction de lectures et de discussions sur la culture pratique dans le Bas-Canada, persuadé que les explications *viva voce* et les discussions sont propres à intéresser à un très haut degré tous ceux qui sont engagés dans les poursuites agricoles. Nous voyons avec plaisir que l'on se propose la même chose dans le Haut-Canada, et nous espérons pouvoir suivre

l'exemple de nos amis de l'Ouest, en ceci comme dans tous les autres points de progrès.

Le Professeur Buckland nous a complaisamment favorisé de ses notes sur la lecture, et nous regrettons que notre analyse de cette adresse intéressante soit nécessairement court. Nous avons néanmoins toute raison d'espérer quelle sera publiée au long dans l'*Agriculturist* du Haut-Canada, et nous référons à cette feuille pour un long et important sujet traité par une plume de maître. Le Professeur Buckland est un vrai agriculteur pratique, et nous croyons qu'il aurait un grand succès bien mérité s'il était prié par nos sociétés et nos institutions de faire une adresse aux cultivateurs du Bas-Canada. Le Lecteur commença par dire qu'il essaierait, pour l'information de l'auditoire, à donner une esquisse du progrès de l'agriculture depuis les périodes les plus reculées de l'histoire authentique jusqu'à nos jours, et qu'il jetterait un coup-d'œil rapide sur quelques-uns des points les plus frappants qui ont distingué ou caractérisé cet art inextimable à ses degrés successifs de développement. Il dit qu'il n'offrirait aucune apologie en traitant un sujet tel que l'agriculture devant un auditoire général; dans un pays comme celui-ci, si bien adapté aux poursuites agricoles, et dans lesquelles les trois quarts de la population sont engagés, et sur l'extension et l'amélioration desquelles dépend tout le progrès et la prospérité de notre pays. L'agriculture ne peut jamais avoir d'avocats trop zélés, d'administrateurs trop sincères, et de cultivateurs trop intelligents et trop zélés; le premier et le plus pressant besoin de l'homme étant la nourriture, et l'agriculture étant le seul moyen de l'obtenir avec certitude et abondance, il est à propos que chacun qui est intéressé dans la poursuite étudie les méthodes les plus judicieuses de cultiver le sol. L'histoire de l'agriculture, dit-il, était l'histoire de l'histoire de la civilisation, et ses différents époques constituent l'histoire du progrès du monde, en richesses, connaissances, bonheur et liberté.

Le Lecteur donna alors un rapide résumé de l'histoire de l'agriculture, commençant par le Rapport Moisaïque. Nos premiers pères furent mis "dans un jardin pour le cultiver et en prendre soin." Abel était un "gardeur (c'est-à-dire engraisseur) de moutons." Cain était un "cultivateur de la terre." La preuve de ces deux grands départemens de l'économie, est dans l'enfance de la race humaine, précisément comme

ils sont divisés et suivis aujourd'hui. Il passa dans les archives de l'agriculture dans laquelle Noé et ses descendants étaient engagés, et de là à l'agriculture d'Égypte, de la Syrie et de la Terre-Sainte. Combien est facile, dit l'historien Pline, la culture de l'Égypte, car le Nil répand ses eaux et en couvre la terre, et s'il ne s'élève pas au-dessus de douze coudées, et ne laisse pas ses dépôts pour engraisser la terre, le peuple est sûr d'avoir une année de rareté. Après cela il jeta un rapide coup-d'œil sur l'agriculture des Empires Asiatiques, de la Grèce et de Rome, et cita la littérature agricole riche et variée de ces grands empires comme preuve de leurs hautes acquisitions agricoles, et leur goût et leurs talents dans cette branche. La prose de Pline et de Caton, et la poésie du Prince des Poètes Latins, Virgile, furent citées pour montrer combien la science était avancée dans ces temps si reculés.

Après s'être étendu sur la littérature classique et le progrès de l'agriculture des temps passés, le Professeur Buckland passa à son progrès dans la mère patrie dans le moyen âge, et à son état quand les Saxons, les Pictes et les Écossais étaient en possession de parties des Îles Britanniques, à l'introduction de la culture Normande, et les travaux des Moines pour avancer l'agriculture, et la preuve qu'ils avaient laissée de ces travaux dans plusieurs des beaux districts des Îles Britanniques, et dans les archives transmises aux temps modernes. Passant de là aux œuvres de Davy et de Liebig sur la Chimie Agricole, et l'impulsion donnée à l'agriculture par les Sociétés d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande, admirablement copiés et imités par les Sociétés du Canada et des États-Unis, le Lecteur conclut par la belle péroraison suivante:—

"Ainsi les choses physiques et la science qui y a rapport devinrent investies de moyens et de projets tout-à-fait nouveaux. Le marais égoutté, le frais labourage, le champ de blé onduleux, la prairie avec ses herbes entremêlées de fleurs, ne restent pas longtemps séparées devant nous, comme choses de pur travail, utilité ou beauté, ou notre relation avec eux comme un accident d'un jour. "Du jour au jour la parole s'énonce, et de la nuit à la nuit on s'instruit dans la nature. Une plus haute ordonnance, dans leur enseignement, se révèle graduellement, mais irrésistiblement, obligeant tous à travailler pour la plus grande fin, non seulement l'individu, mais toute la famille humaine; non de ses nécessités physiques ou ses pour-

suites intellectuelles seules, mais de toute sa relation à cette grande sagesse, dont les preuves et les attributions sont gravées sur l'édifice de la nature, non seulement du pouvoir et de la connaissance, mais de la bénéficence universelle et inépuisable."

—:—

LÉGISLATION POUR LA PROMOTION DE L'AGRICULTURE.

La plus grande partie de la population des Etats-Unis suivent cette occupation, la plus ancienne et la plus utile, l'Agriculture, qui est la principale affaire de leur vie; et la Législature désirent encourager l'amélioration dans cette importante poursuite, a législaté en différents temps, et a institué des Bureaux d'Agriculture et des Associations Provinciales Agricoles, dont le devoir est de veiller et promouvoir l'organisation et le développement des Sociétés de Comté, qui, à leur tour contrôlent les Associations Provinciales, par le vote des Délégués, et par là le cultivateur a son propre vote, et la voix de l'individu à qui il délègue son autorité, a le pouvoir de décider toutes les questions qui concernent ses propres intérêts individuels, et qui sont propres à promouvoir le succès de sa poursuite particulière.

Il paraît, d'après des événements récents, que ces privilèges ne sont pas bien compris, ou insuffisamment prisés par les cultivateurs de la Province Inférieure, ou s'ils sont compris, nous ne pouvons pas nous rendre compte de l'apathie montrée par un si grand nombre de sociétés à l'exhibition de l'automne dernier. Comme il fut établi à la clôture de l'exhibition de Sherbrooke pas un d'aucune Société, dans le Bas-Canada n'y vint, excepté ceux de Sherbrooke et des environs, et le vrai but de l'Acte de la Législature Provinciale en donnant aux Sociétés de Comtés, qui devraient mieux comprendre leurs propres intérêts, le pouvoir de nommer leurs officiers et les places de l'exhibition, est frustré, et devient une lettre-morte vu que les Délégués des Sociétés de Comté n'assistent pas.

Comme il est possible qu'une partie de cette apathie peut naître du défaut de connaissance du but et des provisions de l'Acte, nous avons pensé que ce serait un service à nos lecteurs que de prendre le Statut Provincial et montrer en termes succincts le but de l'Acte pour la meilleure organisation des Sociétés d'Agriculture de Comté, et les moyens par lesquels ces sociétés peuvent, par des efforts systématiques et combinés, promouvoir le but pour lequel le Parlement a législaté.

Le Bureau d'Agriculture se compose de huit Directeurs, dont quatre se retirent chaque année pour être remplacés ou réélus par les votes des différentes Sociétés de Comté, à leurs assemblées annuelles dans le mois de février. Il est de la plus haute importance pour l'intérêt de l'agriculture que ce soit fait avec soin et jugement. On ne devrait choisir que des hommes compétents, résolus et infatigables, toujours zélés pour la promotion de cet objet. Si les procédés du Bureau n'ont pas satisfait l'agriculture, ou si les membres ne se sont pas montrés actifs et intelligents, voici le remède pourvu par la sagesse du Parlement pour effectuer un changement satisfaisant dans ses procédés, et, si le cultivateur estime ses privilèges et ses intérêts, qu'il considère la chose, et qu'il y apporte un remède, s'il a besoin, au temps ordinaire des élections.

L'Association Provinciale se compose du Bureau d'Agriculture; les Présidents et Vice-Présidents des Sociétés de Comté, et tous les souscripteurs annuels de cinq chelins; le Bureau, et le Président et Vice-Président des Sociétés de Comté (ou auctus deux membres à la place de ces derniers qu'une Société de Comté peut nommer) sont les Directeurs de l'Association. Et ces Directeurs sont chargés par l'Acte de s'assembler pendant l'exhibition qui a lieu pendant leur terme d'office, pour fixer où devra se tenir l'exhibition suivante, et pour nommer un Président et un Vice-Président de l'Association.

Si une partie du pays désire avoir l'exhibition dans ses limites, elle doit avoir soin que ses intérêts soient bien représentés à cette assemblée des Directeurs. A cette assemblée aussi les représentants des Sociétés de Comté auraient l'opportunité de discuter plusieurs sujets importants avec le Bureau et rendre les procédés futures, après consultation et due considération, propres à avancer le but contemplé par l'Acte, et de là naît l'importance, comme nous l'avons dit, de nommer des hommes actifs et intelligents.

Le sujet est d'un grand intérêt pour la classe agricole. Nous y reviendrons, et nous serons contents si nos avis n'ont pas été en vain. Nous avons été informé l'autre jour par un meunier des Etats voisins, que le blé Canadien est universellement reconnu par les meuniers Américains être de 10 à 15 pour cent meilleur que le blé Américain. Lui demandant la raison pourquoi, il répondit qu'il croyait que la neige de notre climat malin nourrissait une plante plus vigoureuse

et plus productive. Vu la supériorité de nos céréales, et la grande demande qu'il va en être faite dans le présent état de l'Europe, plusieurs cultivateurs Américains sont venus pour acheter nos blés, et veulent acheter et cultiver nos terres. Beaucoup de la fameuse fleur vendue en Europe avec le son de Gènes, est manufacturé dans ce district du blé du Canada importé, que le meunier préfère à celui qui croît dans la vallée de Gènes. Ce sera un grand reproche à faire à notre peuple si d'autres pouvaient voir et apprécier les avantages que nous avons, et profiter par la circonstance des temps, et si nous étions assez apathiques pour ne pas nous occuper de ces avantages, ou si nous manquions de seconder la Législature Locale dans ses efforts pour promouvoir notre prospérité agricole. Dans ce cas là la faute sera justement imputée à ceux qui négligent les fonctions importantes qu'ils sont appelés à remplir, et qui causent un grand tort aux plus grands intérêts de la Province.

—:—

BUREAU D'AGRICULTURE DE L'ÉTAT.

L'Hon. Henry J. Gardner, Gouverneur de l'Etat de Massachusett dans l'adresse annuelle aux branches de la Législature, réfère dans les termes suivants au Bureau d'Agriculture de l'Etat, et son influence sur la prospérité agricole dans cette partie importante de la Nouvelle-Angleterre:—

"Aucune partie de mes devoirs officiels ne m'a été plus agréable que ceux que j'ai remplis comme membre du Bureau d'Agriculture de l'Etat; et quoique la dépense d'argent relative soit petite, aucun département du gouvernement ne concerne plus les intérêts de toute la société. La sage prévoyance qui encourage les différentes Sociétés de Comté par un octroi de l'Etat, et qui donne à chacune d'elle une représentation directe au Bureau Central où l'expérience de tous est considérée et comparée; et la sagacité pratique qui établit la Ferme de l'Etat, ou sans frais annuels, on est arrivé à des résultats de grande valeur par des expériences avec des engrais, en améliorant les races d'animaux, en introduisant de nouveaux légumes dans l'Etat, et en faisant des épreuves des probabilités théoriques, en contribuant beaucoup pour améliorer la culture, et en élevant notre agriculture à ce degré d'excellence, ce que nous permettent de faire notre sol et notre climat, et sans lesquels on n'y serait pas arrivé. Par ces méthodes judicieusement améliorées, comme elles peuvent l'être sans doute, il est possible que notre agriculture rivalise avec la vieille Angleterre ou même la surpasse, et que l'Etat devienne la ferme-modèle du monde.

AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

Je suppose que c'est un fait établi que l'agriculture fut le premier art pratiqué par le genre humain, et comme elle fut l'art le plus nécessaire depuis la création du premier homme, Adam, nous pourrions naturellement nous attendre que pendant ce temps elle a atteint la plus haute perfection dont elle est susceptible. Néanmoins l'expérience nous convainc que quoique notre instruction soit se soit continuée pendant une période de près de six mille ans, sans s'arrêter une seule année, excepté pendant le déluge qui couvrit la terre, nous n'avons pas encore appris parfaitement soit l'art ou la pratique de l'agriculture, malgré que l'art ou la pratique soit considéré, par plusieurs personnes, très simple et très facile à comprendre. Il n'y a pas de doute que les principes de l'art soient bien simples, et consistent principalement à égotter d'abord la terre de l'humidité superflue. Secondement, bien pulvériser et bousverser la terre que l'on se propose d'ensemencer, avec la charrue ou autrement. Troisièmement en donnant au sol l'engrais requis, pour lui remettre sa fertilité s'il a été épuisé en produisant des récoltes. Quatrièmement, semer de la graine bonne, nette et sans mélange de variété quelconque, en temps convenable et d'une manière judicieuse. Cinquièmement, ne laisser pousser aucune plante avec la récolte croissante, excepté celles qui seraient le produit de la graine semée. Sixièmement, établir un système fixe de rotation de récoltes, convenable au sol et à la localité, et le suivre aussi strictement que les circonstances le permettent, observant constamment la règle qui ne permet pas de mettre la même espèce de grain sur le même sol deux années consécutives, et ne cultiver aucune récolte que la qualité du sol ne peut produire à perfection. Septièmement, quand on cesse de cultiver un morceau de terre, pour une raison quelconque, y semer invariablement quelques sorte d'herbe, donnant ainsi à la terre une chance de se couvrir de verdure, comme quand elle fut en premier lieu mise en culture, soit en arbres ou en herbe. Ce serait rendre justice au sol, et il en rendrait un généreux retour. Je ne parlerai pas de la culture subséquente des récoltes dans la présente occasion. Dans mon traité sur l'agriculture, publié il y a plusieurs années, je m'efforçai de décrire cette manière de cultiver, et je ne pourrais pas en donner une meilleure description à présent. Si les règles que j'ai énumérées ci-dessus étaient bien exécutées nous n'aurions pas beaucoup à nous plaindre de notre culture, et quoiqu'elles soient très simples, il est néanmoins évidemment nécessaire qu'elles soient observées pour s'assurer de bonnes récoltes, et empêcher la qualité de notre sol de se détériorer. Sans doute, l'agriculture dans chaque département, a atteint un grand degré de perfection dans les Îles Britanniques, quoique à considérer toutes les circonstances, cette perfection n'est pas surprenante à cette âge avancé de l'agriculture qui s'est toujours continuée depuis

Adam. Néanmoins, il semble qu'il serait de notre devoir d'imiter les améliorations introduites avec tant de succès en Angleterre jusqu'au point où elles sont arrivées. Nous avons été mis dans un pays possédant un sol très supérieur, qui a été laissé dans l'état de nature, accumulant la fertilité, probablement plus de cinq mille ans de plus que les autres parties du monde supportant une nombreuse population. Ce sont sans doute des circonstances très favorables, et nous devrions montrer que nous savons les apprécier, en nous efforçant d'atteindre un haut, si non le plus haut rang dans la pratique et les productions de l'agriculture, comme je suis convaincu que nous pouvons l'atteindre.

Les produits agricoles envoyés du Bas-Canada à l'exhibition, à Paris, des produits de toutes les nations, n'ont pas été bien choisis, parcequ'il n'y avait pas assez de temps pour faire le choix, et la saison était aussi si avancée que la plus grande partie des produits avait été vendue par les agriculteurs surtout les meilleurs simples. J'eus l'opportunité de m'assurer de cela en ma qualité de Secrétaire du Comité Central de Montréal pour l'exhibition de Paris. Mais, nonobstant ces circonstances défavorables, presque tous les produits envoyés, excepté le blé d'automne, dont je crois qu'il n'y eut pas de simple envoyé, remportèrent des prix de première classe. Je puis dire en outre, d'après mon expérience, qu'il y a des milliers d'acres de terre dans le Bas-Canada, de qualité naturelle égale, si non supérieure, aux terres qui ont produit les simples de grain, etc., envoyés à l'exhibition de Paris. C'est un fait incontestable, et pourquoi serions nous alors les seconds de quelque pays dans quelque département de notre agriculture, ou que la qualité de nos produits seraient inférieurs. Maintenant voici le temps d'agir, quand les produits du Canada ont atteint une si haute position, en entrant en compétition avec les produits des premiers pays de la terre. Nous aurons un grand nombre de visiteurs qui viendront voir ce pays dont les produits et autres merveilles sont si élevés à l'exhibition des produits de toutes les nations; et il devient enfin de notre devoir, afin de s'assurer un caractère consistant, que notre système pratique d'agriculture dans chaque département, soit en parfaite harmonie avec la haute réputation qu'ont acquise nos produits à Paris.

Probablement que plusieurs qui ont pu lire mes dernières communications sur l'état de l'agriculture dans le Bas-Canada, pourraient en avoir une idée bien différente de celle que j'ai manifestée. Ce n'est nullement mon désir de donner une idée défavorable de notre agriculture, mais seulement de dire les choses telles qu'elles sont réellement, et suggérer des améliorations dont je pense l'introduction avantageuse. On pourrait répondre que les changements que je propose, s'ils sont désirables, ne peuvent être introduits que graduellement, et qu'il faudra beaucoup de temps pour les mettre en opération. Il est cependant certain que plus

nous remettons les améliorations requises, plus nous remettons les avantages que nous pourrions en attendre, et à la fin il faudra les adopter. Dans le moment actuel il y a plus d'encouragement pour les agriculteurs de produire beaucoup qu'il y en a jamais eu en Canada. Que signifieraient pour les cultivateurs que les prix fussent élevés, plusieurs bons marchés avec des moyens d'accès faciles, s'ils n'ont pas de produits surplus à disposer? Quel avantage avons nous d'avoir des milliers d'acres de bonne terre, en culture, en prairies et en pâturages, et des milliers de chevaux, de bêtes à cornes et de moutons, si tous ne sont pas bien cultivés et conduits pour qu'ils produisent le plus grand montant de production annuelle, ou, dans tous les cas, ce que l'on pourrait considérer comme une production rémunératrice. Il y a un autre motif qui devrait avoir une influence aussi puissante sur les agriculteurs que sur toute autre classe de la société, le désir d'avoir les moyens d'obtenir le nécessaire, les commodités et mêmes les élégances de la vie, autant que possible. Maintenant il est tout-à-fait certain, à moins que nous puissions retirer un surplus considérable de nos fermes, outre ce qu'il faut pour la nourriture et l'habillement, que nous ne pouvons avoir les jouissances qui sont communes aux autres classes de cette société. Les cultivateurs sont généralement propriétaires des fermes qu'ils cultivent, (environ 100 arpents), et sous une bonne culture et une bonne tenue, elles donneraient à leurs propriétaires les moyens de vivre confortablement. Comme de raison, ce que quelques-uns appelleraient une vie très confortable, d'autres pourraient bien le considérer autrement; mais je n'entreprendrai pas de définir ce qu'est l'une ou l'autre. Il suffit pour moi de dire que plus la quantité de produits excellents que nous avons sera grande, plus la quantité que nous aurons à disposer sera grande, et sans doute si nous savions comment la dépenser à des objets louables, ce serait une grande satisfaction pour nous-mêmes et pour les autres.

Quand j'ai exprimé mon regret sur l'état arriéré de l'agriculture, on m'a souvent répondu que les cultivateurs étaient parfaitement satisfaits de leur condition, et ne désiraient aucuns changements, et que ce n'était rien moins qu'une intrusion offensive de trouver défectueux leur mode de cultiver, ou de leur recommander de nouveaux systèmes. J'ai toujours été très circonspect pour éviter d'offenser quelqu'un, et je me suis plutôt efforcé de démontrer ce qui était défectueux que de condamner sans explication. J'ai toujours désiré soumettre le résultat que l'on pouvait attendre des différents systèmes, et j'ai recommandé d'adopter ce que je pensais le meilleur et le plus profitable. Il serait très désirable que les agriculteurs dans le Bas-Canada ne s'attachassent pas à un système défectueux et à une culture qui serait désavantageuse. Nous avons un devoir envers notre pays aussi bien qu'envers nos propres intérêts, qui est d'adopter tous

les moyens pratiques, pour que les terres que nous occupons produisent autant qu'elles le peuvent, et il n'y a personne qui connaît le pays qui prétendra dire que nous le faisons à présent. Il y a une autre chose digne de notice, que les terres que nous occupons, à moins qu'elles ne s'améliorent constamment, doivent se détériorer, et si elles se détériorent comme ce doit être le cas si notre système de culture et de tenue est défectueux, que résultera-t-il de tout cela à la fin, si ce n'est qu'elles deviendront sans valeur. Il y a un simple fait qui a rapport aux moutons que j'ai omis de mentionner en parlant des "moutons." Il a été prouvé que la nourriture soignée et régulière des moutons a une influence importante sur la valeur de la laine. Comme règle générale, quoiconque garde l'animal en bon état avance la croissance régulière de la laine, et par là la rend de plus grande valeur pour une fin quelconque. On trouve en Angleterre que quand les moutons n'ont pas assez de bonne nourriture, la laine croît irrégulièrement, et elle devient tendre et faible dans cette partie, qui croît quand ils ont manqué d'avoir une bonne nourriture. Avec de tels faits devant nous, que pouvons nous attendre de nos moutons si nous ne leur donnons pas une bonne nourriture en tout temps ? C'est en entendant parler du résultat de pratique dans les autres pays que nous pouvons mieux comprendre la pratique que nous devrions adopter. J'ai vu dernièrement des statistiques intéressantes de l'agriculture Anglaise et Française, qui furent données dans une lecture faite à Cornwall, Angleterre, par M. R. de La Trebounais, agriculteur Français éminent, qui a acheté beaucoup d'animaux Anglais et les a envoyés en France. Il dit que le produit moyen de blé en Angleterre était de 32 minots à l'acre, et en France il est d'un peu moins de 14 minots à l'acre ; qu'il y a 1½ mouton tenu pour chaque acre en Angleterre, et seulement le ½ d'un mouton en France ; que 4,000,000 de bêtes à cornes sont tuées annuellement en France, pesant moyenne, seulement environ 2 cwts. chacune, et en Angleterre moins que la moitié de bêtes à cornes, mais pesant moyenne 5 cwts. chacune. Quoique dans cette recherche j'ai sans doute trouvé un grand défaut dans la tenue des bêtes à cornes ici, je crois cependant que la pesanture des bêtes à cornes tuées dans le Bas-Canada excéderait la pesanture des bêtes à cornes Françaises, si la lecture était correct. Néanmoins, je pense pouvoir parfaitement me justifier de tout ce que j'ai dit sur les bêtes à cornes et les moutons. Notre but devrait être d'égaliser, si non surpasser, les autres et n'excuser aucun défaut, en s'imaginant que nous ne sommes pas inférieurs aux autres agriculteurs. J'ai abusé de vos colonnes, mais je dois vous demander de l'indulgence pour un peu plus longtemps, avant que j'aie fait ma tâche.

WM. EVANS.

Côte St. Paul, 10 jan., 1856.

TRAITEMENT DES MOUTONS DE LEICESTER.

Les brebis de Leicester, quoique ne rapportant pas autant d'agneaux et que ces derniers ne soient pas aussi gras, néanmoins elles se sont beaucoup améliorées sous ce rapport, et rapportent actuellement de cent-dix à cent-vingt agneaux par chaque cent brebis ; les brebis qui sont stériles sont vendues pour la boucherie, et elles engraisent en bien moins de temps qu'aucune autre race quelconque. En conséquence de cette promptitude à engraisser, on les amène au marché, et on vend les quartiers de celles qui ont un an comme ceux de celles des autres races à l'âge de deux à trois ans ; le cultivateur a aussi un plus grand avantage à en avoir de cette race, parce qu'ils sont toujours en bon état, même quand ils ne sont pas bien traités. Les brebis n'engraissent pas assez leurs agneaux pour la boucherie ; mais ce n'est pas tout-à-fait une perte pour le cultivateur, vu que ces agneaux ont une chair très tendre, et ce serait un désavantage public que de les tuer trop jeunes.

Quelques cultivateurs voyant que l'agneau se vendait bien, ont été portés à garder chaque année un troupeau de moutons, consistant seulement en brebis et en agneaux, achetés à la St. Michel, de races des Cheviots et d'Anglesey. Les brebis sont immédiatement mises avec un bélier de Leicester. Les agneaux sont engraisés et vendus en juin et juillet, et ensuite on nourrit les brebis avec du trèfle, et on les vend en octobre et en novembre. Les moutons des Cheviots sont très féconds, et produisent généralement des agneaux très gras, pesant environ 15 lbs. le quartier, et produisent de 3 à 4 lbs. de laine chacun.

Les agneaux sont semblables, et on les achète vers le mois de mai et juin, d'un à deux ans. On les nourrit avec du trèfle et on les vend en partie en automne, le quartier pesant environ 16 lbs. et ils produisent de 3½ à 4½ lbs. de laine. Quelquefois on les garde jusqu'au printemps suivant, et on les nourrit avec des navets ; mais ils n'augmentent de pas plus de 2 à 3 lbs. par quartier du mois d'octobre au mois de mars.

Les brebis de Leicester sont mises avec le bélier au commencement ou au milieu d'octobre, et on les sépare vers la seconde semaine de novembre. Un bélier peut servir de 60 à 70 brebis ; mais s'il est tenu enfermé, il peut en servir de 80 à 100. On le met avec les brebis que l'on ôte chaque semaine après les avoir numérotées. On les met avec un autre bélier que l'on a marqué, afin de distinguer les brebis qui sont servies de nouveau. On les sépare pareillement chaque semaine en leur mettant un numéro différent. Cette précaution épargne beaucoup de trouble quand on les sépare pour agneler, ce qui devrait toujours être fait.

Les brebis agnèlent généralement vers le commencement ou le milieu de mars ; cette saison étant souvent rigoureuse, et les Leicesters demandant plus d'attention que

les autres races de moutons, les brebis dans leur dernière semaine avant d'agneler doivent être séparées des autres moutons suivant leurs numéros, et on doit les amener près des bâtiments faits exprès, afin de les y faire coucher, et pour les préserver des vents froids. On doit leur donner beaucoup de navets, de choux, etc. On doit leur porter la plus grande attention dans ce temps-là, et le berger doit rester avec elles autant que possible. Si ces moutons sont de race de grande valeur, le berger doit coucher dans les premises, car les brebis de Leicester ont plus besoin de secours quand elles agnèlent que les autres races. Les agneaux sont généralement gros et gras de sorte qu'il y a double difficulté. On doit tenir les agneaux enfermés pendant quelques nuits et on les fait sortir avec leurs mères pendant le jour. On doit les châtrer quand ils ont environ quinze jours ; mais on doit choisir une belle journée, et on doit ensuite les enfermer pendant deux ou trois nuits. On doit aussi leur couper la queue dans le même temps. Les agneaux restent avec leurs mères jusqu'au commencement ou au milieu de juillet ; on les sèvre alors et on les met dans un bon pâturage, jusqu'à la fin d'octobre ; alors on leur donne des navets, quelquefois on commence par leur donner des navets communs et ensuite des navets de Suède ; ils profitent mieux avec de l'herbe, quand on peut s'en procurer, mais on leur donne des navets quand ils commencent à faire froid. On laisse les brebis dans le même pâturage, qui peut en nourrir de sept à huit par acre, jusqu'à trois semaines avant de les mettre avec le bélier, alors on les met dans un bon pâturage, ce qui les met en état de voir le mâle. Les brebis continuent à rester dans le vieux pâturage jusqu'à la fin de novembre depuis que les béliers ont été ôtés, alors on leur donne des navets, après en avoir donné d'abord aux moutons gras que l'on a mis dans les bergeries.

On tond rarement les agneaux avant deux ans, alors la toison pèse de 7 à 8 lbs., et la longueur de la laine est de dix à douze pouces. Les brebis âgées donnent de 5½ à 6 lbs. de laine. Le temps ordinaire de tondre les moutons est du commencement au milieu et même à la fin de juin ; quelquefois cependant on les tond en mai, et ils donnent de 7 à 9 lbs. de laine. On les lave ordinairement vers la dernière semaine de mai après quoi on les envoie dans des pâturages nets pendant une semaine ou deux avant de les tondre. Quelques cultivateurs les laissent un peu plus longtemps afin que la laine pèse plus et qu'elle se manufacture mieux. On met les jeunes agneaux sous une bonne garde de crainte qu'ils ne soient volés. Les agneaux sont généralement nourris avec des navets, vendus de bonheur dans le printemps suivant. Sur les fermes bien conduites, on met un ratelier dans le champ dans lequel on met de la paille, et un auge audessous dans lequel il y a du sel commun. Le système d'enfermer les moutons est rarement adopté par ceux qui ont des moutons de Leicester ; car la

nature du mouton et la grandeur des fermes souvent ne le permettent pas.

Il n'y a pas d'apologie à faire en suggérant un système aussi simple, aussi intelligible et aussi complet; on doit cependant dire qu'il peut se pratiquer plus facilement sur une grande ferme que sur une petite.

LE CHIEN.

Il est agréable d'étudier l'intelligence des différentes races de chiens et leur aptitude à remplir le devoir particulier qu'ils ont à remplir. Le chien couchant, le chien d'arrêt, le lévrier, le chien à rat, l'épagneul et même le *bull-dog* n'ont été faits que pour une fin dans la nature, néanmoins ils peuvent être très utiles en plusieurs autres manières. Ceci est bien démontré dans le chien berger. Si il est avec son maître, il est content, indifférent à tout ce qu'il l'entoure, semblant à moitié endormi et à moitié éveillé, se querellant rarement avec ses semblables, et s'occupant rarement des étrangers; mais au moment où le devoir l'appelle, son œil endormi devient brillant; il suit fidèlement son maître, l'interroge de l'œil et comprend ce qu'il a à faire, et s'acquitte de son devoir avec une sagacité et une fidélité que l'on rencontre très rarement chez l'homme lui-même.

M. James Hogg, berger d'Ettrick ayant passé ses premiers jours à garder les moutons et autres quadrupèdes, observateur exact de la nature et poète de première classe, donne les anecdotes suivantes qui devront intéresser le lecteur. "Mon chien Sirrah," dit-il, dans une lettre à l'Éditeur du *Blackwood's Edinburgh Magazine*, était le meilleur chien que je n'ai jamais vu. Il avait un caractère insouciant, dédaignant toute flatterie et refusant toute caresse; mais son attention à mes commandements ne sera jamais égalée par la race canine. Quand je le vis la première fois, un homme le conduisait avec une corde. Il était maigre et affamé, et loin d'être un bel animal; car il était presque tout noir et la face tacheté de blanc. Je pensais voir beaucoup d'intelligence dans son air, malgré son apparence repoussante et je l'achetai. Il avait à peine un an et il n'avait pas encore gardé les moutons; mais aussitôt qu'il aperçut que c'était son devoir de le faire et que cela m'obligeait, il le fit, et je n'oublierai jamais avec quelle habileté il fit les différentes évolutions; et quand je lui ai eu fait comprendre quelle direction il devait prendre, il ne l'oublia jamais."

Une nuit un grand troupeau d'agneaux sous les soins du berger d'Ettrick, effrayé par quelque chose, se dérangea en trois différentes directions à travers les collines malgré tout ce qu'il fit pour les rassembler. "Sirrah," cria le berger, "ils sont tous partis!" Il faisait trop noir pour le chien que et son maître pussent voir bien loin, mais Sirrah le comprit, et ils laissèrent passer la nuit pour aller à la recherche des fugitifs, et Hogg et son assistant traversèrent les collines voisines; mais

leurs recherches furent vaines; il ne put les trouver, non plus que son chien et il revenait à son maître pour lui apprendre la triste nouvelle de la perte de tous ses moutons. En retournant au logis cependant, il découvrit quelques agneaux dans un ravin, et l'infatigable Sirrah qui était devant eux, fidèle à son devoir. Il conclut que c'était une des divisions que Sirrah n'avait pu conduire; mais quelle fut sa surprise lorsqu'il vit que pas un des moutons ne manquait! Je ne puis comprendre comment il avait pu les rassembler dans l'obscurité. La charge lui avait été laissée depuis minuit jusqu'au lever du soleil; et quant même tous les bergers de la forêt l'auraient assisté, ils n'auraient pas pu s'en acquitter mieux et aussi vite. Tout ce que je puis dire c'est que je n'ai jamais été aussi reconnaissant envers aucune créature sous le soleil que je l'étais envers mon brave Sirrah ce matin-là.

Un berger dans une de ses excursions à travers les collines de Grampian pour rassembler son troupeau dispersé, emmena avec lui, (comme il le faisait souvent pour les habituer à leur vocation future) un de ses enfants qui avait environ quatre ans. Après avoir traversé ses pâturages, accompagné de son chien, il fut obligé de monter sur une élévation. Comme c'était bien haut il laissa son enfant au pied, avec injonction de ne pas remuer de sa place. A peine fut-il rendu au sommet qu'un brouillard, si fréquent en Écosse, vint soudain changer le jour en nuit. Il retourna pour chercher son enfant, mais il ne put le trouver, et il finit de le chercher en se rendant par distraction à sa maison. Son pauvre chien aussi avait manqué dans la confusion générale. Le matin suivant il renouvela sa recherche, mais il revint encore sans son enfant. Il trouva néanmoins, que pendant son absence son chien avait été chez lui, et qu'en recevant sa nourriture il était parti aussitôt. Pendant quatre jours le berger continua sa recherche avec la même mauvaise fortune, le chien venant comme avant prendre sa nourriture et partant aussitôt. Frappé de cette circonstance particulière, il se détermina à suivre le chien, qui partit comme à l'ordinaire avec son morceau de biscuit. L'animal alla à une chute d'eau près d'où l'enfant avait été laissé. Le chien prit une descente presque perpendiculaire, et il disparut dans une cave, dont l'embouchure était presque de niveau avec le torrent. Le berger le suivit avec difficulté; mais en entrant dans la caverne, quelle fut sa surprise en apercevant l'enfant mangeant le biscuit que le chien venait de lui emporter, et le chien devant lui, le regardant avec une extrême complaisance. D'après la situation où l'enfant fut trouvé, il paraît qu'il s'était écarté sur le bord du précipice, et était tombé ou descendu, et qu'il n'avait pu remonter. Le chien l'avait conduit dans cet endroit, et l'avait empêché de mourir de faim en lui emportant une partie ou peut-être tout ce qu'on lui donnait chaque jour. Il paraît qu'il n'avait jamais quitté l'enfant le jour et la nuit, excepté pour aller

lui chercher de la nourriture, et il ecurait autant qu'il pouvait en allant et revenant de la maison."

M. Hogg dit, et c'est le cas, qu'un berger seul avec son chien réussira mieux à rassembler son troupeau de moutons sur les fermes de la Haute-Beosse que le pourraient faire vingt bergers sans chiens; de fait, sans le chien, la vie pastorale ne serait pas agréable. Il faudrait plus de monde pour conduire un troupeau de moutons, les rassembler dans les collines, les faire entrer dans les bergeries, et les conduire au marché que les profits de tout le troupeau n'en pourraient payer. Maintenant le berger doit-il porter intérêt à son chien; c'est lui en vérité qui gagne le pain de la famille, dont il se contente du plus petit morceau: toujours reconnaissant, et toujours prêt à faire tous ses efforts pour les intérêts de son maître. Ni la faim ni la fatigue non plus que le mauvais traitement ne l'empêchent d'être auprès de lui et de le suivre, partout. S'il est obligé de changer de maître, il faut beaucoup de temps quelquefois avant qu'il reconnaisse son nouveau propriétaire et condescende à faire son ouvrage avec la même volonté avec laquelle il faisait celui de son ancien maître; mais s'il le reconnaît une fois il continue à le servir jusqu'à la mort.[†]

Nous raconterons une autre histoire sur le chien; elle illustre sa mémoire: Un berger était occupé à amener des moutons de la Montagne de Westmoreland; il amena avec lui un jeune chien à moutons qui n'avait jamais fait le voyage. Son chien ne connaissant pas le chemin, il eut beaucoup de difficulté à faire arrêter son troupeau aux différents chemins jusqu'aux environs de Londres. L'année suivante le même berger, accompagné du même chien, en mena un autre troupeau pour le même monsieur qui avait eu le premier. Lui ayant fait la question comment il s'était rendu, il répondit: beaucoup mieux que l'année dernière; son chien connaissait maintenant le chemin, et avait empêché les moutons de laisser le chemin, ce qui avait donné au berger tant de trouble dans son premier voyage. La distance n'était pas de moins de 400 miles.‡

Bullon donne un compte éloquent et fidèle du chien à moutons. "Cet animal, fidèle à l'homme, conserve toujours sa supériorité sur les autres êtres. Il régit à la tête de son troupeau, et se fait mieux comprendre que la voix du berger. La sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité. C'est un peuple sous sa domination qu'il conduit et protège, et contre qui il n'emploie jamais la force si ce n'est que pour maintenir l'ordre." "Si nous considérons que cet animal, malgré sa lai-

• *Annals of Sporting*, vol. viii., p. 83.

† "Le berger d'Ettrick a probablement parlé avec trop d'enthousiasme de son chien; mais on parle tant de sa sagacité et de la fidélité presque surnaturelle de ce chien que nous sommes obligé de Padmirer et de l'aimer."—*Calendrier du Berger de Hogg*, vol. ii., p. 308.

‡ *Jesse's Gleamings*, vol. i., p. 93.

deur et son apparence sauvage et mélancolique, est supérieur en instinct à tous les autres; qu'il y a un caractère décidé dans lequel l'éducation n'a comparativement qu'une faible part; qu'il est le seul animal né discipliné pour le service des autres; que, guidé par le pouvoir naturel seulement, il prend soin de nos troupeaux, devoir qu'il accomplit avec une assiduité singulière, vigilance et fidélité; qu'ils les conduit avec une intelligence admirable qui est une partie de lui-même; que sa sagacité donne à son maître le temps requis pour instruire d'autres chiens pour la fin à laquelle ils sont destinés; si nous réfléchissons sur ces faits nous serons confirmés que le chien du berger est le vrai chien de la nature.

—:—

LES QUALITÉS MORALES DU CHIEN.

Il est vrai de dire du chien qu'il possède

“Plusieurs bonnes
Et utiles qualités, ainsi que de la vertu,
Son attachement n'est pas affecté
Par le changement de la fortune;
Qu'on le maltraite, qu'on le néglige
Il est toujours fidèle;
Et sa reconnaissance durant toute sa vie
Ne se termine qu'à ses derniers moments.”

On peut dire ici que, parmi les animaux inférieurs possédant de bons nerfs il y a plus d'activité; et c'est l'homme c'est quelquefois la grosseur de son crâne qui fait la supériorité de son esprit. Ce sont des choses qui méritent la plus profonde considération. Dans leur état sauvage les bêtes n'ont aucun intérêt, aucune idée au-delà de leur nourriture et de leur reproduction. Dans leur état domestique, ils sont destinés à être les serviteurs de l'homme. Leur idée est suffisante pour les qualifier à rendre ce service: mais s'ils avaient de l'intelligence, s'ils connaissaient leur force, et ce qu'ils peuvent faire, ils briseraient leur liens, et l'homme à son tour deviendrait la victime et l'esclave.

Il y a une faculté importante, appelée l'attention. C'est elle qui distingue la pupille du maître, l'homme scientifique de l'ignorant. Son pouvoir d'arrêter son esprit sur une chose, est le grand secret de l'amélioration individuelle et morale. Le chien a l'habitude de l'attention jusqu'à un certain point. Le chien a rat veillant avec soin la vermine, le chien de chasse étant attentif, malgré les bêvues de son compagnon ou la maladie de son maître, le lévrier est insensible et sourd aux autres sons, pendant qu'il poursuit sa proie à la trace; ce sont des illustrations frappantes du pouvoir de l'attention. Alors ils ont une impression, et ils y pensent et la conservent.

Ceci est la faculté de la mémoire; et elle est très importante. Il y a mille histoires sur le chien, dans les rapports d'Ulysse jusqu'à ce jour, et nous en avons assez vu de cet animal fidèle pour en croire la plus grande partie. Un officier était à l'étranger

* Jesse's Gleanings, vol. i., p. 93.

avec son régiment, pendant la guerre américaine. Il avait un beau chien de Terreneuve, son compagnon, qu'il avait laissé avec sa famille. Après sept ans il revint. Son chien le rencontra à la porte, lui sauta au cou, lui lécha la figure, et mourut.

Nous avons une grande preuve de la mémoire du chien d'après l'instruction qu'il a reçue de son maître, dans le chien d'arrêt et le lévrier, et il en est peut-être avec eux comme avec quelques hommes, à qui il faut répéter la leçon, et même leur imprégner dans la mémoire d'une manière qui ne leur est pas tout-à-fait agréable.

[Nous avons connu un chien couchant importé d'Irlande qui appartenait à un monsieur de cette ville, qui dans plusieurs occasions, à la chasse, déploya un instinct extraordinaire suffisamment remarquable pour nous faire croire qu'il savait discerné, indépendamment de l'instruction qu'il avait reçue, plusieurs de ses actions étaient entièrement volontaires, et convenant aux circonstances accidentelles. Par exemple il marchait sans faire de bruit devant son maître et l'induisait par des signes particuliers à le suivre où il avait vu des oiseaux.

Dans ses vieux jours "Smoke" était tout-à-fait opposé à une chasse indifférente et laissait le champ dégoûté après une mauvaise chasse, semblant ne pas s'y amuser et trouver que ses efforts n'étaient pas payés par la chasse qu'il faisait. Le chien était d'une disposition tranquille, mauvais aux étrangers et enclin à se quereller avec tous ceux qui portaient un bâton ou un fouet, n'oubliant jamais une injure, et grondant quand ceux qui l'avaient offensé paraissaient. Il était très irritable et tenace dans ses droits quand il était à la chasse, s'éloignant de tous les petits chiens, et se montrant irascible quand quelqu'autre chien lui nuisait; et une fois il attaqua un jeune chien d'arrêt dans le champ, qui malgré son abolement avait voulu persister à courir devant lui pendant qu'il chassait.—L.]

—:—

RACINES DE BRUSSELLE.

Cette variété de choux vient, dit-on, de Savoie. C'est un légume célèbre en Europe, surtout près de Bruxelles et autres grandes villes en Flandres, où, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril, il fait un plat sur la table du riche comme du pauvre. Jusqu'à dernièrement on y portait peu d'attention dans ce pays.

Culture.—Semez-les en avril et plantez-les en juin ou juillet, comme les Broccoli. Les feuilles de cette plante sont semblables à celles du chou de Savoie, ayant une tige de deux pieds de haut environ, dont il croît un grand nombre de petits choux d'un à deux pouces de diamètre. Après que les racines ont gelé, (ce qui est nécessaire à leur perfection), on peut les arracher. Mettez dans de l'eau claire pendant une heure, et ôtez-en la poussière et les insectes; alors faites les bouillir pendant environ vingt minutes dans beaucoup d'eau.

Quand elles sont molles retirez-les et égouttez-les bien. On les mets alors dans un chaudron avec de la crème, ou du beurre épais avec de la fleur; assaisonnez-les à votre goût en les brassant. On peut les servir sur la table avec de la sauce de tomate, qui augmente beaucoup leur goût: ou assaisonnez-les avec du poivre et du sel, et mangez-les avec n'importe quelle sorte de viande. Comme ce légume est comparativement peu connu, j'ai fait ces considérations dans le but d'en encourager la culture. On doit ôter la tête du plant, et on doit choisir la graine des petits choux. On peut les tenir frais et sains pendant trois ans, mais on ne doit pas les laisser près des autres choux.

—:—

UNE NOUVELLE NOURRITURE ET UN NOUVEAU BREUVAGE.

L'attention, comme tout le monde le sait, a depuis plusieurs années été tournée vers la découverte d'une plante capable, en tout ou en partie, de former un substitut à la récolte précaire de la patate. Plusieurs ont été suggérées. L'oseille tubéreuse, l'arracacha, le chéridolne, et plusieurs autres, ont été suggérées de temps à autre; mais chacun d'eux tour à tour, quand on les a pesés dans la balance de l'agriculture pratique, a fait défaut.

L'étoile de l'Espérance sur laquelle l'œil de l'Europe affamée se dirige maintenant est un yam oriental, que les travaux combinés des "Alliés" ont soudainement fait sortir d'une honteuse obscurité de 6000 ans. Comme les yams des Indes Orientales et Occidentales déjà connus, il appartient à l'espèce de la dioscorea; mais il est très différent dans ces qualités spécifiques. Les expériences de M. Decaine mirent à la conviction qu'il viendrait rapidement une plante d'une culture agricole en France; et le Professeur Lindley ne voit aucune raison, jugeant d'après sa distribution géographique, et son rapport à nos haies de vigne, auquel il ressemble beaucoup, pourquoi il ne viendrait pas à notre climat.

La plante a de larges racines perpétuelles, dont les bouts sont aussi gros que les poings et qui deviennent de l'épaisseur du doigt descendant perpendiculairement environ une verge, si le sol est assez mou pour qu'elles passent. La tige est annuelle, aussi épaisse qu'une plume d'oie, cylindrique s'entrelaçant de droite à gauche, de deux verges de hauteur, d'une couleur violette, tachetée de blanc; et quand elle n'est pas suffisamment supportée, elle traîne à terre, prenant facilement racine aux joints. En Chine cette plante a été longtemps en circulation, sous le nom *Sain Inn*; et M. Montigny, par l'entremise de qui elle fut transmise de Shanghai à Paris, dit qu'elle est très productive, et que les Chinois en consomment autant que les Européens consomment de patates. Cependant la convenance de la plante à la Bretagne n'a pas été démontrée pratiquement; mais les horticulteurs Français, qui

ont eu beaucoup de trouble à s'enquérir de ses mérites, en sont venus aux conclusions suivantes : 1°. Que sous le point de goût et de propriétés nutritives, elle est égale à la patate, et dans l'opinion du professeur Decaine, elle lui est supérieure. 2°. Que la production en est plus grande, tandis que son exemption de la maladie en rend la récolte plus certaine. 3°. Qu'elle croît sur des sols sablonneux, que l'on considère ordinairement comme sols stériles; fournissant ainsi les moyens de mettre à profit les terres inutiles. 4°. Qu'elle peut être propagée avec facilité. 5°. Qu'elle peut rester dans la terre plusieurs années sans dégénérer, mais au contraire elle augmente en grosseur, pesanteur et en nutrition, fournissant à toutes les saisons de l'année un aliment que chacun peut se procurer. 6°. Que quand elle est moissonnée, on peut la conserver dans les caves et les caveaux, sans germer, pendant plusieurs mois après que la patate est devenue immangeable. 7°. Elle requiert moins de temps pour cuire que la patate; il suffit qu'elle bouille dix minutes.

M. Decaine, en détaillant ses expériences, observe : " Si une nouvelle plante est pour avoir une chance de devenir utile dans l'économie rurale, elle doit accomplir certaines conditions en l'absence desquelles sa culture ne peut pas être profitable. . . . L'Yam chinois satisfait à toutes ces conditions. Il a été rendu domestique de temps immémorial; il est très vigoureux sous le climat de la France; sa racine est grosse, riche en matière nutritive, mangeable crue, se cuisant facilement en bouillant ou rôtissant, et n'ayant alors que le goût de la fleur (Fécula.) Elle fait un aussi bon pain que la patate et est meilleure que la *batatas* ou la patate douce."

Le système de culture recommandé par le Professeur Lindley pour la Bretagne est le suivant, savoir : Pour la propagation les plus petites racines sont mises à part, et enterrées pour les préserver de la gelée. Dans le printemps on les déterre et on les plante par sillons, près l'une de l'autre, dans un terrain bien préparé. Elles poussent bientôt en formant des tiges renversées que l'on coupe quand elles ont six pieds de long. Aussitôt que les coupes sont prêtes, on prépare un champ en sillons, le long de chacun on fait un petit rayon, dans lequel les bouts de la tige sont mis et couverts avec un peu de terre, les feuilles étant laissées découvertes. S'il pleut les coupes prennent immédiatement racine; si le temps est sec, il faut les arroser jusqu'à ce qu'elles prennent racine. En quinze ou vingt jours, les racines commencent à se former, et en même temps des branches latérales apparaissent, que l'on ôte avec soin de temps à autre, pour faciliter la croissance des racines. En général une plante produit de deux à trois racines, qui sont de couleur brune à l'extérieur, mais blanches à l'intérieur, très friables, rondes, farineuses qui s'adouissent et sèchent en cuisant jusqu'à ce qu'elles aient un goût et la qualité de la patate, " pour

laquelle on pourrait la prendre" en goût mais pas en apparence.

C'est autant pour la nouvelle nourriture; nous passons maintenant au nouveau breuvage. On dit qu'il est produit d'une plante chinoise, connue aux botanistes sous le nom de *Holcus Saccharatus*, qui fut introduit en France, il y a quelques années, et en Angleterre l'année dernière. Des analyses chimiques montrent que cette plante contient 18½ par cent de matière sucrée, étant en plus grande proportion que dans la betterave à sucre. On en extrait le sucre du jus de la même manière que de la canne à sucre; mais il appert que quelquefois un tiers de la quantité totale de sucre ne peut pas se cristalliser, de sorte que sous certaines circonstances la matière sucrée de la plante ne peut pas être rendue totalement profitable dans la manufacture de sucre. En effet, on pense que dans le produit actuel du sucre à vendre, le holcus ne peut seulement concourir avec la betterave que dans le 44me degré et au-dessous de latitude. Alors, comment peut-on tirer avantage de la plante en Bretagne? Il appert que, tandis que le jus sucré produit dans les pays froids ne peut se convertir en sucre, il est d'un autre côté dans la condition la plus favorable pour la distillation. On attribue cette difficulté de se cristalliser à la facilité avec laquelle le jus fermente, et la grande quantité d'alcool qu'il contient comparée avec la quantité de sucre indiquée par le saccharomètre. M. Vilmoron qui a soigneusement examiné cette culture, croyant qu'il serait avantageux de cultiver cette plante pour ses produits alcooliques, obtint des résultats donnant une production de sucre un peu plus grande que la betterave, que de 40,147 livres de racines rapporte 1,227 livres de sucre par acre. Mais la différence dans l'alcool est plus importante, la betterave ne produisant que 120 gallons, tandis que le holcus donne 182 gallons, différence de 62 gallons par acre; et c'est comme une plante de breuvage et non comme une plante de nourriture que le *Holcus Saccharatus* doit être accepté. Au lieu d'être un rival à la betterave, il deviendra un substitut, ou plutôt un supplément à la vigne qui a été depuis quelques années si maltraitée par la nielle.

En France les qualités de la plante ont été démontrées. M. de Beauregard ayant fait fermenter, au moyen des refus des voisins, une quantité de jus du holcus dans des presses à vin, obtint un alcool d'un goût excellent, qu'il envoya au marché de Marseille, où il eut le même prix que les alcools ordinaires qu'on y vendait. De tous les substituts à la vigne qui aient été jusqu'ici essayés, le Dr. Furrell croit que le holcus est le meilleur, produisant un alcool supérieur aux autres.

Mais le holcus a de plus nobles aspirations, et semble devoir pourvoir à nos besoins intellectuels. Il suppléa au défaut de guenilles, en produisant quatre tonneaux par acre de matière propre à faire du papier, après que le jus en a été extrait. Et ce n'est pas tout.

Un écrivain dans le *Gardener's Chronicle*, dit : L'attention a été attirée sur une nouveauté de l'année, sous la forme d'une herbe pleine de roseaux, appelée *Holcus Saccharatus* dont on doit attendre beaucoup pour sa vertu économique. Les chasseurs et les officiers du Devon en font un grand usage, sous le nom de *fourse*, de préférence au fourrage grossier qu'ils peuvent se procurer, pour nourrir leurs chevaux, ce qui leur fait une bonne nourriture; si bien que quand on les envoie par un courrier, on en emporte toujours une provision.

— 30 —

AGRICULTURE.

L'entretien, l'habillement et le confort du genre humain viennent principalement du sol; et tandis que le commerce est absolument nécessaire pour distribuer ses fruits, il est très évident que l'on ne peut trop hautement apprécier la dignité et l'importance de cette profession qui les produit. La culture du sol est le premier et le plus important de tous les emplois séculiers, et on doit y apporter, même plus qu'à tout autre, tous les pouvoirs de l'intelligence et toutes les acquisitions de la science.

Le sol ne donne pas un retour ingrat pour l'application de l'intelligence et de la science. L'homme qui le premier fit l'application du principe de la rotation des récoltes fit plus que doubler le produit de la Bretagne. L'homme qui introduisit la culture des navets et autres racines le doubla encore. L'homme qui fit l'application du système d'égouttage au sol, introduisit un principe qui l'a doublé ou le doublera encore une fois. Ainsi sur la même étendue de terre et les mêmes qualités, le sol de la Bretagne produit probablement huit fois autant qu'il produisit il y a cent ans, et nous pouvons bien demander où est la limite de cette progression? Le vieux Carosse La Mouche cède aux Malls Royales, faisant onze milles à l'heure; et ceux qui il y a trente ans paraissent de ce merveilleux changement, pensaient sans doute que la limite extrême de la rapide locomotion avait été atteinte. Mais dans ce court espace toutes ces voitures ont été distancées par les trains du chemin de fer. Et cela même, pour la transmission des nouvelles a été surpassé par le télégraphe électrique. Pareillement la perfection actuelle de l'agriculture dans le Lothien, Anglia Est et la Belgique, peut être surpassée par quelque application future des principes simples de la science. La grande vérité, que l'homme qui double la profondeur de son sol productif double son étendue autant que s'il avait ajouté une autre ferme de dimensions égales, est susceptible d'une application indéfinie; et c'est, nous l'avouons, dans cette direction que nous regardons pour les plus grandes améliorations dans l'agriculture moderne. L'égouttage parfait et le labourage profond sont des approximations; mais, vu que les racines de plusieurs plantes, sous des circonstances favorables, iront jusqu'à la profondeur de trois, quatre ou cinq pieds, nous pensons qu'on ne peut pas dire que ce soit un com-

mencement dans la science de creuser le sol.

Si chaque cultivateur intelligent considérerait sa ferme, sous quelques rapports, comme un laboratoire, et se considérerait lui-même comme faisant des expériences scientifiques, dans le but de favoriser non seulement lui-même, mais la famille humaine ; s'il avait toutes les informations qu'il peut avoir, et ensuite continuer à procéder avec une série continue d'expériences qui ne s'entre-choqueraient pas matériellement, même ne fussent-elles pas heureuses, avec ses profits ; et de plus s'il communiquait au public, par l'entremise d'un bureau d'agriculture, les résultats de ces expériences, il trouverait son esprit cultivé, éclairé et ses connaissances étendues, et sa profession investie d'une dignité et d'une importance que le cultivateur de pure routine ne peut concevoir ; et la collection de toutes ces expériences, dont on ferait l'application de différentes manières, produirait certainement de grands résultats.

—The Witness.

AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

Chevaux.

Quand aux chevaux on leur porte peut-être généralement plus d'attention qu'à tous autres animaux de la ferme, néanmoins il y a encore bien des objections à faire à la manière dont on les tient. On peut dire que nous n'avons pas dans le Bas-Canada de race distincte de chevaux, mais que c'est un mélange de toutes les races connues. Cette confusion de races est regrettable, surtout pour les chevaux connus sous le nom de l'Pure Race Canadienne, si bien adaptée au pays, et aux fins agricoles. Je sais que l'on a fait des objections à leur grosseur pour les fins de la culture, mais si ce défaut existait réellement, il était bien facile d'y remédier par le choix et la nourriture. La forme du vrai cheval Canadien était irréprochable, et je n'ai aucun doute, qu'il aurait pesé beaucoup plus en proportion de sa hauteur qu'aucun cheval de race mêlée que nous avons actuellement. Il serait impossible de trouver un cheval de plus belle forme pour le trait qu'un cheval Canadien de première classe, et tandis que nous avons de tels animaux dans le pays, on pourrait en amener la race à la grosseur que l'on jugerait approprié, en la traitant judicieusement. C'est par un choix soigneux et une tenue judicieuse que les autres races d'animaux de ferme ont été amenées à la grande perfection qu'elles ont atteinte en Angleterre. Ce n'est pas la grosseur ni la hauteur actuelles qui donnent de la force à un cheval, quoiqu'elles puissent être nécessaires dans quelques circonstances. C'est la forme du cheval qui indique la force ou l'absence de cette qualité. J'ai souvent vu des chevaux qui n'étaient pas bien gros faire mieux leur ouvrage et avec plus d'aise que des chevaux plus gros. Je ne suis pas en faveur des chevaux qui sont trop petits pour leur ouvrage, comme l'est certainement une grande partie de nos chevaux, ce qui résulte de la nourriture insuffisante qu'on leur donne. La race pure de chevaux Canadiens quand je sui-

arrivé dans le pays était d'une grosseur suffisante ; forte, active et courageuse, bien adaptée aux fins agricoles. Cependant il est maintenant difficile d'en trouver de race pure, et le mélange avec les autres races n'a pas généralement été une amélioration soit en forme, en force et en activité. Il y a des exceptions, je crois, quand on les a mêlés avec des chevaux de race anglaise importés de bonne qualité, et de forme semblable à celle des chevaux Canadiens. Ces mélanges ont bien réussi, et ont augmenté la grosseur de nos chevaux. La vraie cause de ce défaut dans la grosseur est qu'ils ne sont pas bien nourris et tenus, de sorte que maintenant on voit rarement un beau cheval Canadien. Ce doit être une grande perte pour un pays que d'avoir un grand nombre de chevaux qui ne sont pas assez forts pour faire l'ouvrage qu'il y a à faire. Il est tout-à-fait impossible de garder une race pure de chevaux, lorsque l'on fait aucune attention au mâle et à la femelle ; et même dans plusieurs cas, on a fait rapporter des pouliches qui n'avaient que deux ans. Nous ne pouvions attendre d'autre résultat qu'une race inférieure de chevaux. Heureusement, il est au pouvoir du cultivateur d'y remédier ; d'abord, en enfermant les étalons et ne leur permettant pas d'aller ça et là ; secondement, ne pas élever de juments de qualité inférieure, ni les faire rapporter avant qu'elles aient atteint un âge convenable ; troisièmement, ne garder que des étalons qui produiront une progéniture bonne et saine. Si ces simples règles étaient strictement observées, et que les chevaux fussent bien nourris depuis leur bas âge, nous aurions une race de chevaux bien supérieure à celle que nous avons à présent. Les chevaux seraient très profitables pour cultiver ici, si on les tenait bien et comme ils doivent l'être, pour les fins générales. On en demande beaucoup et on offre de bons prix pour ceux que nous avons actuellement, et nous en vendrions beaucoup plus et nous aurions de bien meilleurs prix si nos chevaux étaient ce qu'ils peuvent être. La pure race de chevaux Canadiens est très estimée dans les états voisins, mais ils se plaignent qu'il est maintenant presque impossible de s'en procurer de la vraie race. Dans le Bas-Canada il y a tout encouragement pour cultiver une bonne race de chevaux, pour notre propre usage et pour les vendre à des pratiques étrangères, qui viennent à la porte du cultivateur pour les acheter à de bons prix. Si les cultivateurs Canadiens, résidant loin de Montréal et de Québec voulaient jusqu'à un certain point faire attention à leurs chevaux, ces derniers les paieraient peut-être aussi bien que les autres animaux qu'ils élèvent ; mais comme les autres animaux de la ferme ils ne donnent du profit et ne réussissent qu'autant qu'ils sont bien nourris et bien tenus. Il y a beaucoup de cultivateurs Canadiens qui connaissent mieux le traitement de leurs chevaux, que je ne pourrais les informer, et qui tiennent de bons chevaux, mais ce n'est pas pour de tels cultivateurs que je soumetts ces sug-

gestions. Je sais très bien que nous avons dans le Bas-Canada d'aussi bons cultivateurs que nous en pouvons trouver sur le continent, et qui cultivent dans chaque département aussi bien qu'on peut le désirer. Nous avons aussi d'excellents animaux, chevaux, bêtes à cornes, moutons et cochons, et ils sont bien tenus et on en a bien soin. Ce n'est pas, cependant, pour les agriculteurs qui comprennent leur propre affaire, et qui connaissent bien leur art en toute chose qui regarde leur profession que je voudrais essayer à écrire sur l'agriculture. J'écris seulement pour les cultivateurs qui pensent que quelques-unes de mes suggestions pourraient être avantageusement adoptées, et amélioreraient leur présent système de culture. Je demande donc que les agriculteurs habiles et pratiques qui pourront lire mes communications me fassent la justice de croire que je ne prétends pas écrire pour leur instruction ; mais plutôt pour induire les cultivateurs qui ne sont pas aussi bien qualifiés ou instruits dans leur profession, à adopter les améliorations qui sont évidemment requises dans leur système de culture, et ainsi se trouver sur un pied égal avec les agriculteurs les plus habiles, ce qu'ils ne peuvent pas être en pratiquant un système d'agriculture défectueux.

Remarques Générales.—Je pense qu'il est généralement admis que les terres labourables du Bas-Canada peuvent produire, moyenne plus du double de récoltes qu'elles produisent actuellement, malgré qu'on fait de bonnes récoltes, par un système de culture plus judicieux. Il n'y a aucun doute que les animaux dans le pays, quoiqu'une grande partie soit très bonne, peuvent s'améliorer presque autant, et devenir valant plus que le double du prix qu'ils ne se vendent actuellement. On peut alors s'imaginer combien la propriété des agriculteurs augmenterait, par l'introduction d'un système amélioré qui est très possible. Je ne peux pas donner le nombre exact de nos animaux à présent, mais supposant qu'ils ont augmenté depuis les dernières vingt années dans la même proportion que notre population a augmenté dans le même temps, le nombre de nos chevaux ne serait pas loin de 20,000, les bêtes à cornes de 700,000, les moutons de 800,000 à 900,000, et les cochons de 500,000 à 600,000, et peut-être y a-t-il de 3,000,000 à 4,000,000 d'arpents de terre en culture, en prairie et en pâturage. Si cette estimation est presque correcte, et que presque tous ces animaux, et cette grande étendue de terre labourable, ne produisent maintenant seulement que la moitié de ce qu'ils peuvent produire annuellement sous un bon système d'agriculture, ce fait serait-il suffisant pour montrer que les améliorations nécessaires devraient être introduites par tous les moyens possibles. Si nous nous apercevons que notre système est défectueux, et que ces défauts soient d'une telle nature qu'il soit en notre pouvoir d'y remédier, comme ils le sont sans doute, il n'y a pas d'excuse si on permet qu'un tel système se continue. Une des plus grandes difficultés pour un cultivateur dans un nouveau pays

aussi étendu que le Canada, était le défaut d'un accès facile au marché, pour y transporter ses produits. Jusqu'ici on s'est aperçu qu'elle causait un grand retard et exerçait une influence très défavorable sur l'agriculture. Les cultivateurs n'avaient aucun encouragement à produire plus qu'il ne leur fallait de nourriture et d'étoffes pour se vêtir, ce qui était causé par la difficulté qu'il y avait de les transporter au marché. Maintenant, on a vaincu jusqu'à un certain point cette difficulté et les moyens prompts et à bas prix de se rendre au marché sont presque généraux, et semblent devoir augmenter tous les jours. Le Traité de Réciprocité nous a donné le marché des États-Unis, en addition à ceux que nous avions déjà. Il est presque impossible que notre position soit plus favorable et plus encourageante pour l'amélioration de notre agriculture. Quand je suis venu dans ce pays, nous n'avions ni canaux, ni chemins de fer, ni de chemins à barrière, et nous n'avions qu'environ une demi douzaine de bateaux à vapeur sur toutes les rivières du Bas-Canada. Comparez notre position d'aujourd'hui avec celle d'aujourd'hui. Nous avons la plus belle ligne de canaux, faisant une voie d'eau qui n'est égalée par aucune dans le monde, à plus de 1000 milles de la mer, pour les bâtimens de mer et les gros bateaux à vapeur. Nous avons au-dessus de 1000 milles de chemin de fer, et je suppose, environ 500 milles de plus pour lesquels on a contracté, et tous ces chemins sont construits de manière à donner le plus de commodité et de convenance à toutes les classes et à tous les intérêts, et je n'ai aucun doute, d'après le haut caractère de notre pays, que l'on fera des chemins de fer par tout le pays. Nous avons les chemins à barrière introduits comme expérience où il y en a le plus besoin, et nos municipalités peuvent en faire où elles le jugeront à propos. Nous avons plusieurs ponts sur les grandes rivières où il n'y en avait pas; et maintenant il se construit sur le grand fleuve St. Laurent, un pont, qui, quand il sera terminé, sera le plus grand dans le monde. Nos rivières navigables et nos mers intérieures sont couvertes de bateaux à vapeur de toutes les sortes et de toutes les grandeurs. Nous avons une ligne hebdomadaire de bateaux de malle, depuis longtemps établie entre l'Angleterre et Halifax, et il y a un contrat fait pour une ligne semblable entre l'Angleterre et Montréal, qui doit commencer ce printemps. Ces avantages devront tous ou presque tous, encourager l'agriculture, pourvu que les charges pour le transport ne soient pas trop élevées, et je puis dire que tous ces avantages ont été introduits depuis les vingt-cinq années dernières. En outre de cela, notre agriculture est représentée par un département dans le Gouvernement, et la Législature a donné une aide de £250 annuellement aux Sociétés d'Agriculture de chaque Comté, à la condition favorable que la Société fournisse un tiers de ce montant entre ses membres pour cet objet. J'énumère

les avantages que notre agriculture a à présent, et qu'elle n'avait pas il y a vingt-cinq ans. Il y a une autre circonstance digne de notice, que j'indique le coût du transport de nos produits au marché a généralement été beaucoup diminué, le prix de nos produits a été beaucoup augmenté. Je dois néanmoins admettre qu'avec tous ces avantages les cultivateurs ont eu des désavantages, auxquels ils n'étaient pas sujets avant l'année 1835. Je fais allusion à la mouche à blé, et à la maladie de la patate. La première de ces infestions surtout a fait un grand dommage à l'agriculture dans le Bas-Canada, et elle a été plus ressentie parce que les cultivateurs n'ont pas adopté immédiatement le remède en cultivant d'autres récoltes au lieu du blé, et se sont tenus à la culture de ce dernier grain avant qu'ils aient découvert quelques moyens de repousser les ravages de la mouche, en substituant de nouvelles variétés de graines, et en sèmant à une saison plus avancée que d'ordinaire, remèdes qui ont considérablement diminué le pouvoir de la mouche dans ses dommages à la récolte, quoiqu'ils n'empêchent pas tout-à-fait le dommage. Sous les circonstances actuelles la mouche à blé n'est pas un mal aussi sérieux qu'elle l'a été. Par une culture habile quelques cultivateurs peuvent produire de très belles récoltes de blé et si quelques-uns le font d'autres peuvent le faire en adoptant les mêmes moyens. Le grand avantage de l'habileté dans l'agriculture c'est qu'elle met le cultivateur en état de comprendre et surmonter des difficultés qui peuvent s'élever dans la pratique de sa profession, que le cultivateur inhabile ne peut découvrir. Les marchés des États-Unis, qui nous sont maintenant ouverts, rendant la culture des pois, de l'orge et de l'avoine aussi profitable que celle du blé, surtout si ces grains sont substitués au blé sur les terres qui ne peuvent pas le produire dans sa grande perfection. Les cultivateurs peuvent être certains qu'un bonne récolte de pois, d'orge ou d'avoine, qui, je puis dire, sont des récoltes certaines ici quand elles sont bien cultivées, paiera beaucoup mieux qu'une récolte inférieure de blé, ou toute récolte de blé qui est au-dessous de la moyenne. Maintenant ces marchés nous sont ouverts, et on peut dire que l'importation de produits agricoles dans le Canada achève. Ces avantages sont plus que suffisants pour compenser les dommages de la patate, surtout à présent que le comprend mieux ce qu'il faut pour prévenir ces dommages. Je n'ai aucun doute qu'avec l'avantage du Traité de Réciprocité, les cultivateurs Bas-Canadiens trouveront qu'il est de leur intérêt de cultiver l'orge, les pois et l'avoine plutôt que le blé, et nous pouvons échanger le grain que nous produisons pour du blé. Ça paraît être un sujet de recherche très convenable, de savoir si notre agriculture a fait ces progrès dans l'amélioration depuis les vingt-cinq années dernières, sous toutes les circonstances favorables que j'ai énumérées. Autant que je puis voir, je puis dire sans hésiter qu'il y a eu de

grandes améliorations introduites, et avec toute perspective que ces améliorations augmenteront rapidement; mais en même temps, il est évident, d'après ce que j'ai dit, que notre agriculture généralement est encore dans un état arriéré, et est susceptible d'une grande amélioration dans tous les départements. Mon principal but en faisant cette revue est d'amener le sujet, qui est d'une importance si vitale pour le Canada, et les agriculteurs en particulier, devant le public afin que l'on adopte des moyens pour corriger les défauts qui existent dans notre système de culture. Je sais que le progrès de l'amélioration agricole doit être lent; mais en même temps nous devrions l'accélérer autant que possible. Il faut que je termine pour le présent, mais je reviendrai sur le sujet dans une autre occasion.

WM. EVANS.

Montréal, 28 déc., 1855.

LA CULTURE DES PATATES.

L'expérience prouve qu'un sol léger, abondant en riche matière organique produit les plus grandes récoltes de patates; mais depuis la visite de ce fleuve mystérieux, la maladie de la patate, on a trouvé avantageux de les cultiver sur un sol léger, *marétre*. car tandis que le sol riche dans plusieurs cas produit la plus grande récolte de patates, elles sont si affectées et si désagréables au goût qu'une petite récolte saine est plus profitable. Les sols sablonneux marges autour de la ville sont plantés en patates, et il y en a une étendue incroyable. Nous étions dans la ville de Waterville il y a peu de temps, et nous allâmes voir plusieurs cultivateurs dans la ville pour nous enquerir de quelques faits touchant la culture et la production de leurs récoltes. Nous allâmes par trois chemins, renformant un morceau de terre triangulaire, contenant environ un mille carré, et nous arriâmes chez trente cultivateurs dont les maisons étaient près du chemin. Ces trente cultivateurs récoltèrent l'année dernière *soixante et dix mille six cent vingt-deux minots de patates*. Plusieurs fermes étaient plus qu'à moitié plantées en patates cette année, et sur trois ou quatre fermes il y en avait les trois quarts qui étaient ainsi sémées sur une ferme, celle de L. et A. Gove, 6750 minots furent récoltés cette année. D. D. T. Moore, sur 55 acres, récolta 6250 minots. Les M. Osborn, sur 88 acres, 7710 minots. J. Ferris, 7500 minots, et plusieurs autres récoltèrent annuellement trois, quatre et cinq mille minots de patates.

La production par acre n'est pas grande; la moyenne de ces fermes où nous avons pu nous assurer du nombre d'acres plantés, était de 102½ minots par acre, et celle de la plus haute ferme est de 133 minots par acre, dans ce cas-là les trois quarts de la ferme (elle était petite) étaient en patates.

On emploie beaucoup de guano péruvien et on trouve que c'est une fertilisant effectif et à bas prix. Dans un endroit nous avons trouvé un champ où on avait cultivé des

patates pendant quatre années successives, engraisées avec du guano, et la récolte cette année était la plus belle qu'il eut produite, la moyenne étant de 150 minots par acre. Il est assez remarquable que ce sol léger, sablonneux que nous supposerions pauvre en tous les éléments minéraux des plantes et surtout en potasse, produise ainsi annuellement une belle récolte de patates, qui de toutes les plantes agricoles extraient le plus de potasse; et que le guano péruvien prouve être un fertilisant aussi puissant, et qui de tous les engrais est cependant celui qui contient le moins de potasse, n'en contenant pas plus de 2 par cent.

Un champ de trèfle labouré avant la plantation, est considéré la meilleure préparation pour les patates, quoique depuis l'introduction du guano les patates soient fréquemment plantées après des patates, du blé d'Inde, du seigle, etc. Le plâtre, environ deux minots par acre, semé sur les buttes quand les plantes commencent à sortir du sol, est un fertilisant effectif et on en fait un grand usage. Le plâtre sur ce sol sablonneux, a un très grand effet sur le trèfle.

Les patates de grosseur moyenne sont ordinairement plantées entières, sur des buttes de 2½ pieds de distance l'une de l'autre, et 10 minots par acre. Plantez aussi à bonne heure que possible le printemps; plusieurs cultivateurs continuent à planter jusqu'à la première semaine de juin. Nous en avons vu planter le dix de juin, mais la récolte était petite. Le *Mercer*, quoique peu producteur, est la variété favorite, et se vend maintenant le plus cher. Les *Long Johns* produisent un tiers de plus par acre, mais elles se vendent moins cher, et quand le marché est petit il est difficile de les vendre.

Quelques cultivateurs viennent encore à la ville chercher du fumier, à trois milles, mais depuis l'introduction du guano la pratique diminue chaque jour.

Nous rencontrâmes quelques vieux cultivateurs qui n'avaient jamais fait l'essai du guano, et qui ne croyaient pas à son efficacité; mais tous ceux qui en ont fait usage, sans exception, pensaient que c'était un engrais très puissant; cependant nous fûmes quelque peu surpris de trouver que quelques-uns pussent nous dire qu'ils connaissent le nombre de minots de patates que pouvaient produire 100 lbs. de guano sur un sol qui n'avait pas reçu d'autre engrais. M. D. D. T. Moore employa 200 lbs. de guano péruvien sur les patates, et d'un autre côté de la "marne du nord," article, dit-on, qui contient une grande quantité de phosphate de chaux; la marne ne fit aucun bien, tandis que le guano augmenta la récolte d'un tiers. La récolte de M. Moore produisit moyenne 113 minots par acre, ainsi suivant cela, 200 lbs. de guano augmentèrent la récolte de 28 minots par acre. Le plus sûr moyen d'appliquer le guano est de le semer et le herser aussitôt; mais il produirait un bien plus grand effet si on le mettait dans les buttes avec les patates, mais il faut prendre un grand soin pour l'unir au sol, car il tuerait

assurément la semence s'il venait en contact avec elle.

Il n'y a rien de remarquable sur la manière de cultiver les patates dans ce district; la raison pour laquelle les cultivateurs les cultivent sur une grande échelle est attribuée à leur exemption presque totale de la rouille, qui fait tant de dommage sur les sols forts et riches.

—:—

FRANÇOISES D'ANVERS.

Le *Poughkeepsie* (N. Y.) *Eagle* fait un bon rapport des détails et de l'étendue d'une branche de la "Culture des Fruits," comme suit:—

Peu de personnes connaissent l'étendue et l'importance de cette nouvelle branche comparativement de l'agriculture ou plutôt de l'horticulture.

Les plus grandes opérations dans cette partie du pays sont faites à Milton, comté de Ulster, quoique le fruit soit cultivé sur une grande échelle dans ce comté.

Il y a maintenant environ cent acres de framboisiers dans le voisinage immédiat de Milton, et on en plante d'immenses quantités chaque année.

Il y a quelques jours nous visitâmes la plantation de framboisiers de Nathanid Mallock, à Milton, afin d'apprendre le *modus operandi* de la culture. M. Mallock à une des principales plantations.

Il y avait des personnes qui en cueillaient dans les champs avec leurs paniers entre huit et neuf heures du matin, aussitôt qu'il n'y eût plus de rosée sur les plantes, car autrement les framboises ne se conservent pas aussi bien.

Dans peu de temps ce personnes apporteront leurs paniers de framboises qui contiennent environ une pinte, ils sont d'osier et sont bien beaux, et supérieurs à ceux dans lesquels on vend des fraises; de fait les framboises se vendraient difficilement, si on les envoyait à New-York dans des paniers à fraises. Il y avait environ cinquante personnes qui cueillaient, hommes, femmes et enfants, les femmes étant les plus habiles à cueillir. Une personne était employée constamment, et une partie du temps plusieurs personnes à emballer les paniers. Les paniers, après avoir été remplis et examinés, sont emballés dans des boîtes de différentes grandeurs, selon la récolte de ce jour. Le but, en les mettant dans des boîtes, est de les transporter en sûreté au marché, et pour ce l'emballer a à faire en sorte que les paniers se serrent les uns les autres; quand les boîtes sont pleines le couvercle est fermé à la clef, et les boîtes sont prêtes pour l'embarcation.

La saison dure environ six semaines, et pendant cette période on est toujours occupé, les framboises étant envoyées à New-York tous les soirs excepté le samedi, (on n'en vend pas le dimanche.)

Les framboises étaient toutes cueillies vers les six heures, et après le souper elles furent transportées à l'embarcation, les paniers faisant deux charges pesantes de

cheval, et autant que nous avons pu calculer le bateau prit environ 60,000 paniers ce soir, faisant environ 20 tonneaux de framboises, outre la pesanteur des boîtes et des paniers.

Les paniers sont importés de France par milliers chaque année, et quoiqu'il en soit manufacturé de telles quantités, elles ne sont pas suffisantes, et il en faudrait la moitié autant.

La culture de cette plante requiert beaucoup de monde.

Ceux qui cueillent forment une petite armée, étant de cinq à dix, et quelque fois plus par acre, suivant le temps dans la saison, qui était arrivée cette année vers la seconde semaine de juillet.

La manufacture des boîtes dans lesquelles les paniers de framboises sont emballés n'est pas un petit item, et les bateaux qui transportent ce fret extra sont obligés d'employer plus d'hommes pour les transporter.

Cette affaire, quoique paraissant petite à première vue, donne de l'emploi à, et distribue ses gains entre mille personnes.

Un port de Milton, l'exportation journalière moyenne est de 10,000 paniers et le prix moyen en détail à New-York est de douze sous par panier; ainsi le produit de 100 acres se monte \$1,000 par jour, ou \$42,000 par saison. Nous ne connaissons pas de récolte qui produise autant par acre, ou qui donne de l'emploi à autant de personnes.—N. E. Farmer.

—:—

Pourquoi un Animal de Pur Sang'est-il meilleur qu'un Animal de Race Ordinaire?

Nous avons reçu quel ques questions d'une personne qui signe un "Commentaire" et qui désire savoir pourquoi un animal de pure race, tel qu'un animal de race pure de Durham, d'Hereford, de Jersey ou de Devon, est meilleur qu'un animal de race ordinaire. Si, dit-il, j'ai un animal ordinaire, disons une vache du pays, s'il vous plaît, aussi grosse et et aussi grasse qu'une vache de pure race de Durham, pourquoi n'est-elle pas aussi bonne, et pourquoi ne se vendrait-elle pas un aussi bon prix sur le marché, que la vache de pure race de Durham, ou de Devon. Si vous ne désirez avoir seulement que le bœuf, la peau et le suif, pour les vendre à la boucherie, peut-être la vache de race ordinaire vaut-elle autant que l'autre. Ou si vous voulez du lait, ou que vous voulez faire travailler, vous pourriez peut-être en trouver de la race ordinaire qui soient aussi bons que ceux de race pure. Mais voici la différence, si vous désirez les faire rapporter vous n'êtes pas certain que ceux de la race ordinaire produiront des croûts semblables à eux, tandis que ceux de pure race produiront toujours des croûts semblables à eux. Les animaux de pur sang, de race quelconque, ont des marques distinctives particulières qui datent depuis longtemps, peut-être des siècles, de sorte que l'on est sûr qu'ils produiront une race possédant les signes de leurs ancêtres. Il n'en est pas ainsi avec

la race ordinaire. Si vous en avez un qui soit bon pour le lait, il n'y a pas de certitude que sa progéniture aura cette qualité. Si vous en avez un qui ait une belle couleur ou une belle forme, vous n'êtes pas sûr que sa progéniture aura l'une ou l'autre; tandis qu'avec un animal de pur sang vous Pêtes. Prenez par exemple un animal d'Hereford, avec son corps solide, compacte et de couleur brune, et sa face blanche, et vous pouvez prédire, avec beaucoup de certitude, que tous ses veaux auront les mêmes signes distinctifs; il en est ainsi des animaux de Durham, de Devon et de Jersey.

De là un animal de race pure, vaut mieux qu'un animal de race ordinaire, non pour sa viande, sa grosseur, sa peau et son suif, mais pour la certitude où l'on est qu'il produira un animal semblable à lui.

Mais nos races communes ne peuvent-ils pas être amenées à ce point? Oui, si vous avez le talent de conduire la multiplication suivant quelque modèle ou quelque marque, et si vous pouvez vivre cent ans, ou si vous pouvez transmettre votre talent à quelqu'un qui pût continuer l'épreuve jusqu'à ce temps, vous pourriez le faire; mais depuis que nous avons tant de bonnes races, qui sont de pur sang, il serait plus sage de les adopter que de commencer à faire des épreuves pour avoir une nouvelle race. Il y aura assez de liberté pour exercer vos talents dans la multiplication, en conservant l'excellence et les qualités des races que nous avons. Etant artificielles, innovations sur la nature, elles se détérioreraient si on ne prenait pas un grand soin pour les conserver. — *Maine Farmer.*

CULTURE DANS LA TERRE DE NOD ET CULTURE EN BAS-CANADA.

Quelqu'ait été la première occupation de l'homme il est très évident que la culture de la terre lui fut imposée à une période très reculée dans l'histoire du monde. Adam et Ève furent apparemment précipités d'un climat chaud dans un climat froid. Pendant qu'ils étaient dans l'Eden, ils n'avaient pas besoin de travailler; tous leurs besoins étaient satisfaits; et tous leurs désirs excepté un pouvaient s'accomplir. Dans tout le jardin, seulement le fruit de l'arbre de la science, par lequel on pouvait connaître la différence entre le bien et le mal, leur était interdit, et cependant ils se permirent de manger du fruit défendu, et le couple désobéissant fut envoyé à la Terre de Nod. Peut être que, et c'est même plus que probable, la chute de l'homme était pré-ordonnée. Mais quelque cela soit, il en résulte l'émigration et l'industrie, et que la terre fut toute peuplée. De ce moment les troubles humains commencèrent, "l'homme vit des peines s'élever devant lui comme les étoiles qui volent dans l'air." Il y a néanmoins encore des endroits favorisés sur la terre où la race humaine peut vivre presque sans travailler; mais l'homme y dégénère; ni les sciences ni les arts n'y fleurissent; l'homme semble être dans son état primitif. C'est dans les climats tem-

pérés où l'industrie prospère le plus, et c'est dans les régions comparativement stériles que l'agriculture est pratiquée le plus scientifiquement. L'esprit est le plus actif quand la végétation l'est le moins, jusqu'à un certain point réalisant le proverbe, "la nécessité est la mère de l'invention. Le sol et le climat de l'Ecosse eussent-ils été plus favorables à la production naturelle qu'ils ne le sont, la science de la culture n'y aurait point atteint un aussi haut degré de perfection; la chimie agricole aurait été moins comprise; et la charrue, la herse et le rateau auraient été d'une description inférieure. La nécessité a forcé l'agriculteur à engraisser, à égoutter et à pratiquer le système de rotation des récoltes, comme elle a forcé le manufacturier à inventer des machines pour le travail manuel et animal. Et le travail engendre le travail, la science engendre la science, une découverte conduisant à d'autres, et la conclusion est qu'il y a quelque chose à découvrir. Les sols les plus froids ont été rendus extraordinairement productifs par l'application d'une chaleur artificielle. L'herbe a été stimulée par l'électrification, et en vérité le soleil d'été a été rendu presque inutile par les acquisitions de la science telle qu'appliquée à l'agriculture. Dans le royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, nonobstant la froidure de l'atmosphère, la science a fait rapporter la terre plus abondamment que dans des pays plus favorisés par la nature; et à cette cause on doit attribuer le résultat. Ici la végétation est extraordinairement rapide, les neiges de l'hiver font une couverture chaude à la terre, qui pendant notre court été a aussi le bénéfice de la chaleur d'un soleil du tropique. Dans quelques parties du pays, on peut produire presque deux récoltes de blé; mais dans cette section non seulement nous nous sommes contentés d'une récolte, mais nous nous sommes confiés presque entièrement à la Providence pour la production. Dans le Bas-Canada, à peine le cultivateur prend-il la peine d'ôter les pierres sur la terre, ou s'il le fait au lieu d'en faire des chaussées ou d'en couvrir les chemins, il les pile au milieu de son champ. Les charrues, les machines à vanner, même les charettes, sont de la plus grossière description. L'égouttage, le labourage, l'engraisement et la rotation des récoltes sont à peine prévus si ce n'est que par quelques messieurs cultivateurs, qui ne vendent pas assez pour couvrir leurs dépenses, parce que la culture pour eux est un plaisir et non une affaire. Il y a comme de raison une excuse pour la culture indifférente du Bas-Canada. Chaque cultivateur récolte assez pour satisfaire à ses besoins. Peu de cultivateurs paient des rentes, et bien peu s'occupent d'amasser des richesses. Il y a trop de contentement. Il y a trop de confort. Il y a trop d'aise pour travailler. Même quand une ferme devient trop petite pour supporter une famille, le seul remède qu'il y ait c'est de mettre une partie de la famille sur un autre morceau de terre, sur lequel elle se nourrit comme des sauterelles, et alors elle

change en ore. Comme de raison le besoin de bons chemins à l'intérieur pour transporter le produit de la ferme au marché a produit l'indifférence à l'agriculture laborieuse à laquelle on a déjà fait allusion; et l'introduction de chemins de fer de va jusqu'à un certain point affecter un changement. En vérité quand une fois l'amour de l'argent, les richesses c'est-à-dire, se fait sentir, la cupidité suggérera même au cultivateur canadien l'emploi de moyens pour rendre la terre plus rémunératrice, et par là enrichir le pays aussi bien que lui-même. C'est, en vérité, sur l'agriculture que tout dépend. La toile ne peut pas être faite sans le lin, ni le drap sans la laine; et les machines et les bateaux sont le résultat de l'agriculture et de la manufacture. Quoique les intérêts de la terre soient arrêtés par les intérêts du commerce, sans les premiers les derniers ne peuvent pas exister. Les sucres, thés, blé, laine, lin, coton, cuirs, et, de fait, chaque article d'échange doivent loyauté aux intérêts de la terre, et ont fait l'or ce qu'il est. Combien il est essentiel alors que l'on s'occupe de la culture du sol. Fut-il seulement bien connu par chaque cultivateur qu'un judicieux système d'égouttage doublerait les produits d'une ferme, quel cultivateur refuserait d'encourir la dépense si un marché était aisément accessible? Si chaque cultivateur connaissait la valeur de l'engrais, quel cultivateur négligerait d'engraisser? Si chaque cultivateur savait pratiquement la valeur d'un système de rotation, quel cultivateur le négligerait. Ce sont des choses différentes de l'importation de races améliorées de bêtes à cornes, que l'on pourrait faire sans beaucoup de dépenses, et néanmoins le cultivateur canadien ne s'en occupe pas beaucoup. Même entre un labour profond et un labour mince n'est pas reconnue. Le cultivateur du Bas-Canada, à cette heure, se contente d'employer les mêmes moyens de production que ceux employés par son grand grand-père; et cela seulement parce qu'on ne s'est pas occupé de son éducation agricole, et parce que ses besoins ont été trop aisément satisfaits. Si le cultivateur canadien ne s'en occupe pas plus, il peut s'attendre que: ailleurs il sera envoyé pour gagner son pain à la sueur de son front, et d'autres usurperont sa place qui, entre ses mains, était assurément la "Terre de Nod."

— *Quebec Gazette*, 11 déc., 1855.

LA RÉCOLTE DE BLÉ-D'INDE DU PAYS.

Suivant la meilleure information, la récolte de blé-d'inde des Etats-Unis pour la présente année est immense, plus grande que celle de l'année dernière. On ne peut pas cependant en connaître tout-à-fait la quantité, pour quelques mois. L'estimation dans quelques quartiers est des millions de minots. Le blé-d'inde constitue un grand item dans nos produits agricoles, et une telle récolte ne peut qu'assister matériellement la prospérité de la nation. Ce grain est employé dans plusieurs parties du sud et de l'ouest comme un substitut au blé et au seigle, et il est un

des grains essentiels pour nourrir les chevaux, les cochons, la volaille et dans la manufacture du whiskey. C'est pourquoi une grosse récolte de blé-d'inde est une bénédiction nationale. Nous avons un surplus de plusieurs millions de minots, et déjà plusieurs bâtimens ont été engagés pour l'exportation. On doit se rappeler, cependant, que pour rendre le blé-d'inde de l'ouest profitable dans les ports atlantiques, le prix doit être raisonnablement haut, car autrement il ne pourrait être transporté avec avantage par les différents chemins de fer et canaux. Dans quelques endroits par exemple, le blé-d'inde ne se vend que trente-six sols le minot, et ailleurs il se vend jusqu'à une piastre et douze sols. Quand il tombe à un écu à New-York et Philadelphie, on ne peut pas par conséquent l'importer des villes dans l'ouest pour l'y vendre à trente-six sols. Non, dans de tels cas il faut le consommer dans la place même, car il devient comparativement sans valeur. Il est donc essentiel, afin de réaliser la récolte entière, que les prix soient rémunérateurs dans les villes atlantiques. Seulement hier, nous avons entendu dire à un commerçant qu'il croyait que le blé-d'inde ne se vendrait que trois chelins et dix-huit sols le minot. — *Phila. Inquirer.*

SUCRE D'ÉRABLE, ARTICLE DE COMMERCE.
A l'Éditeur du *Mercury.*

Monsieur, — La prospérité matérielle de chaque pays dépend tellement de la quantité et de la valeur de ses productions naturelles, qu'il est du devoir aussi bien que de l'intérêt de chacun d'employer tous ses efforts à promouvoir leur développement. Je désire donc appeler l'attention du public et surtout de l'agriculteur sur l'extrait suivant du *Medical Chronicle* pour janvier, qui vient de m'arriver. C'est de la plume de mon ami, le célèbre *Correspondant Medical de Londres* de ce journal, George D. Gibb, M. D., quoiqu'il ne soit souscrit que du modeste initial de l'écrivain, G. Comme l'excellente feuille de laquelle je copie est nécessairement de son genre, confiné à une petite classe comparativement, je désire donner au sujet important sur lequel il traite, une publicité proportionnée à son importance. Daté de Londres, le 7 de décembre, 1855. Il dit :

“ De tous les solides et les liquides consommés par toutes les classes des sujets de sa Majesté, il n'y en a aucun qui soit requis comme le sucre ; il est non seulement rare mais il est très cher, et plusieurs de la basse classe sont obligés d'en acheter qu'en très petites quantités. Cette rareté pensent plusieurs économistes politiques semblent devoir durer plusieurs années. Maintenant c'est une question digne d'importance si le sucre d'érable ne pourrait être exporté du Canada avec avantage par le manufacturier ; mais il faudrait qu'il fut écrasé et d'une autre couleur autant que possible. Je ne fais qu'exposer la question que quelqu'un pourra trouver digne de considération. Dans un sens physiologique, je crois que la privation du sucre parmi la basse classe serait, il me

semble, suivie de l'amaisissement, et une tendance à plusieurs maladies, surtout la pulmonie. Je me suis efforcé de faire voir ailleurs, et je pense d'une manière satisfaisante, que la grande source de graisse combustible dans l'économie est une provision de sucre suffisante, et quo que nous puissions déjà avoir beaucoup de douceur inhérente dans notre composition, il en faut une provision, et dans le moment actuel elle est très désirable.”

On ne peut nier que le Canada a des forêts presque illimitées d'érables à sucre (*Acer Saccharinum*) qui sont infectueuses comparativement ; il y a déjà un vaste champ ouvert pour la manufacture d'une denrée, qui, suivant le Dr. Gibb, est presque essentielle à la vie et à la santé. Il n'y a pas de doute que l'on puisse faire d'immenses quantités de sucre d'érable à peu de frais et le vendre à des prix très élevés. Aucune culture n'est nécessaire, on n'a qu'à préserver les arbres de la hache du bûcheron, et la saison pendant laquelle le sucre se fait est quand il n'y a aucuns travaux agricoles à faire. Je ne parlerai pas à présent de l'utilité de préserver les forêts d'érable du Canada, mais je ferai la suggestion seulement pour la considération de la Législature.

Il y a eu de temps en temps de très beaux spécimens de sucre d'érable exilés à nos *Exhibitions Locales Industrielles* (dont j'ai la satisfaction de dire que j'ai été un des plus zélés promoteurs), et pour lesquels des prix ont été décernés. Quelques-uns de ces spécimens des *Towships* de l'Est, parmi lesquels je puis nommer les produits de M. J. H. Tandy, de Leeds, Mégantic, qui étaient excellents en goût et en couleur, et aussi bon que le sucre blanc écrasé, et étaient comme dit le Dr. Gibb, en cristaux granuleux.

Je suggérerais respectueusement pour l'avantage du public en général que les *Sociétés Agricoles de District* offrissent des prix pour la meilleure qualité et la plus grande quantité de sucre manufacturée dans chaque district, et que les personnes qui connaissent la meilleure méthode de faire le sucre fussent invitées à la communiquer par la presse, qui je suis sûr le ferait avec plaisir. En conclusion, comme la saison n'est pas éloignée où l'on commence à faire le sucre, permettez-moi d'inviter la presse en général à donner une circulation prompte et active à ce sujet.

Je suis, monsieur,

Votre, &c.

W. MARSDEN, M. D.

Québec, 15 jan., 1856.

—:—
Rareté des Travailleurs en Angleterre.
—Le *London Farmer's Magazine* en faisait allusion à la difficulté d'avoir des mains dit qu'“ au lieu de deux hommes qui cherchent un maître deux maîtres cherchent un homme.” La guerre à quelque chose à faire avec ceci, la condition améliorée de l'Irlande quelque chose, mais l'émigration a été le grand moyen d'améliorer la condition

des travailleurs d'Angleterre. L'article dit :
“ Ces districts qui dépendaient sur une migration périodique des travailleurs Irlandais pour leur récolte, n'en reçoivent plus. Les Haut-Écossais qui faisaient le travail des Bas-Écossais, émigrent en Canada, où ils peuvent avoir des terres. La population rurale anglaise secoue sa crainte des parties étrangères. Elle en a une meilleure connaissance et de la perspective qu'elle offre au travailleur de devenir propriétaire de terre et employer lui-même des travailleurs.”

—:—

LES HOMMES ENGAGÉS ET CEUX QUI LES EMPLOIENT.

Il y a quelques années le fils d'un cultivateur Anglais vint aux États-Unis et s'engagea chez un cultivateur, dans l'État de New-York, aux conditions suivantes : commençant à travailler le 1er de septembre, il devait travailler dix heures par jour pendant trois ans, et recevoir en payement un champ de douze acres. S'assurant de ce contrat par un billet de \$2,000, par lequel celui qui l'employait s'obligeait de remplir ce à quoi il s'était engagé ; aussi pendant trois ans, il devait avoir le contrôle du champ ; travailler à ses propres frais et donner à son maître la moitié des profits. Le champ était au pied d'une colline, de terre forte, avec un sous-sol d'argile bleue, et qui depuis plusieurs années n'avait produit que des mauvaises herbes.

Le cultivateur pensait que le jeune homme était un nigaud et que lui était le plus sage et le plus fortuné ; mais le premier ne se décourageait pas de l'opinion qu'entretenait le cultivateur, il engagea des travailleurs et les mit à travailler le champ, et faire autant d'ouvrage que possible.

Le matin et le soir, avant et après avoir travaillé ses dix heures, comme il s'y était engagé, il travailla avec eux et continua à travailler ainsi jusque vers le milieu du mois de novembre, et alors il avait posé environ 5,000 verges de bonnes tuiles à égout. Alors il fit faire un labourage profond, et sillonner la terre autant que possible et la laissa ainsi pendant l'hiver. Le printemps il fit encore labourer le champ, sur le long et le travers, et hersé avec une herse pesante, et le sèma en avoine et en trèfle. La production fut excellente, rien de comparable n'avait encore été vu sur le champ. L'année suivante il donna deux récoltes en trèfle, d'un beau vert foncé, et énormément pesant ; l'année ensuite, après avoir été engraisé à une dépense de \$7 par acre ; neuf acres de champ produisirent 936 minots de blé-d'inde, et 25 voies de citrouilles ; et il retira des trois acres qui restaient 100 minots de patates, rapportant au delà de \$1,200. Le temps était enfin venu où le jeune homme devait avoir le champ en sa possession et le cultivateur sans hésitation lui offrit \$15,00 pour ressembler le contrat ; mais cette somme fut sans hésitation refusée ; alors il offrit \$2,000 qui furent acceptées.

Voici un état de la récolte du jeune homme :—

Moitié de l'avoine et de la paille la première année.....	\$165.00
Moitié de la valeur du pâturage des moutons do.....	25.00
Moitié de la première récolte de trèfle do.....	112.50
Moitié de la récolte de trèfle la seconde année, y compris la sèmence.....	135.00
Moitié du pâturage des moutons la seconde année.....	15.00
Moitié de la récolte de blé-d'inde, citrouilles et patates la 3me année.....	690.00
Reçu du cultivateur pour la res- cision du contrat.....	2,000.00
Recette.....	\$3,152.00
Pour égouter, travail et tuiles.....	\$325.00
Le travail et l'engrais, trois années.....	495.00
Travail fait au cultiva- teur \$16 par mois, 36 mois.....	576.00
	377.00

Balace en sa faveur.... \$1,776.50

Nos cultivateurs doivent apprendre que la connaissance, l'entreprise et la persévérance pratiquées dans leurs branches, doubleraient non seulement leurs revenus, mais qu'elles fourniraient un plus grand avantage à notre pays que dans toutes autres branches quelconque.—*N. Y. Times.*

PROPAGATION DU POISSON.

Une information de la plus haute importance sur la propagation du poisson fut mise devant la dernière assemblée de l'Association Britannique. Des expériences avec le saumon faites à Perth, Ecosse, ont été extrêmement heureuses. Trois cents boîtes furent mises en vingt-cinq rangs parallèles, chaque boîte en partie remplie de gravier et de cailloux nets. Le 23 de décembre, 1853, 300,000 œufs furent déposés dans ces boîtes, en juin on les mit dans l'étang, leur longueur moyenne étant d'un pouce et demi. Depuis que les petits poissons furent mis dans l'étang ils furent nourris journalièrement avec du foie bouilli écrasé avec la main. Dans le printemps de cette année ils avaient de trois à quatre pouces de longueur. Le 2^e de mai il y eut une assemblée du comité à l'étang, pour considérer l'utilité de garder les poissons une autre année ou s'il ne serait pas mieux de les laisser partir, mais on pensa qu'ils ne seraient pas prêts à émigrer avant le 19, quand l'écluse communiquant avec la rivière Tay fut ouverte, et on leur donna les moyens de sortir les plus faciles. Contrairement à l'attente, aucun des poissons ne voulut partir de l'étang avant le 24 de mai; alors les plus gros, après avoir laissé les autres depuis plusieurs jours, s'en allèrent en corps. Une série d'émigrations semblables eut lieu jusqu'à ce que la moitié des poissons fut partie de l'étang pour se rendre à la rivière Tay. Ça été longtemps un sujet de controverse si les poissons devaient être mis à émigrer dans la

seconde ou troisième année de son existence. On ne devait pas passer une opportunité aussi favorable que la présente de décider la question.

Afin de faire l'épreuve du fait le mieux possible, il fut résolu de marquer une partie des poissons de telle manière qu'on put les reconnaître lorsqu'ils seraient gros.

Un réservoir temporaire, dans lequel il fallait nécessairement que les poissons descendent fut construit à la jonction de l'écluse avec le Tay; puis comme la multitude laissait tour-à-tour l'étang, environ un par cent fut marqué par l'amputation de la nageoire dorsale. Le plus grand nombre fut marqué le 29 de mai, formant en tout 1,200 ou 1,300. Le résultat a été satisfaisant de même que curieux. En moins de deux mois, après avoir été mis en liberté, 22 des jeunes poissons ainsi marqués lorsqu'ils étaient partis pour la mer, ont été à leur retour sur le haut de la rivière, repris et ramenés avec soin. Les conclusions auxquelles on arriva furent satisfaisantes, et ont prouvé, ce qui paraissait auparavant incroyable, leur accroissement pendant leur séjour dans l'eau salée. Ceux qui furent pris les premiers pesaient de 5 à 5½ lbs., alors augmentant par progression de 7 à 7½ livres, tandis que celui repris le 31 juillet pesait rien de moins que 9½ lbs. La blessure causée en les marquant était couverte d'une peau, une écaille était formée, au-dessus de la blessure. L'épreuve fut une preuve satisfaisante, qu'une partie au moins du saumon est prêt à émigrer, et descend à la mer peu après la fin de la première année de son existence. Et ce qu'il y a de plus important au point de vue pratique a démontré qu'il y avait moyen de rendre le saumon vénal à vingt fois.

Il ne peut y avoir aucun doute que la quantité de saumon (aussi bien que d'autres poissons) peut être énormément augmentée par ce procédé artificiel de les élever, et nous regardons l'expérience comme étant d'une grande importance. A Cleveland, Ohio, le succès a couronné la première expérience du Dr. Garlick et son coadjuteur qui devront faire un grand bien à leurs concitoyens en peuplant nos lacs de l'ouest. Où il y a du saumon, dans l'est et dans l'ouest le sujet mérite l'attention. Et il n'y a aucun doute que dans nos rivières, où le saumon est inconnu il y puisse être introduit avec beaucoup de succès. Combien il serait plus utile si quelques-uns de nos chasseurs s'occupaient du sujet au lieu de se livrer corps et âme à la chasse des oiseaux utiles.—*Horticulturist.*

INSTRUCTIONS DANS L'AGRICULTURE.

Dans le royaume de Prusse il y a cinq collèges agricoles, et un sixième est sur le point de s'ouvrir; on y enseigne la théorie et la pratique, les plus hautes branches de la science ayant rapport à la culture et à l'amélioration du sol; il y a dix écoles agricoles d'un ordre plus élémentaire; il y a aussi sept écoles dévouées à l'instruction dans la cul-

ture du lin; deux spécialement dévouées à la conduite des prairies; une pour l'instruction dans le traitement des moutons; et il y a aussi quarante-cinq écoles modèles, ayant pour but d'introduire de meilleures modes de cultiver; en tout soixante et onze établissements publics pour l'éducation agricole, sans faire mention d'autres de même nature, ou ces écoles privées où l'on enseigne l'art et la science de la bonne culture.

La Prusse est une monarchie et à quinze millions d'âmes. New-York est une république, possédant trois millions et un territoire qui, quoique n'ayant pas la moitié de sa largeur, est plus riche et mieux situé, avec des moyens de transportation incomparablement supérieurs. La Prusse a soixante et onze établissements publics pour instruire son peuple dans la culture, et la science des sciences et l'art des arts. N. Y. n'en a pas un; et la proposition pour établir un simple collège agricole a été plusieurs fois votée par la Législature. Devrait-il exister un contraste honteux entre cette monarchie et cette république.—*Tribune.*

—:o:—

Le *County Gentleman*. Le propriétaire de ce journal et du *Albany Cultivator*, Luther Tucker, éc., annonce qu'il s'est adjoint à Mr. Luther H. Tucker, pour la propriété et la direction de ces deux feuilles, la nouvelle société prenant le nom de Luther Tucker et Fils. M. Tucker, jr., est un jeune homme instruit et capable, dont les écrits ont déjà démontré son aptitude à cette situation. Nous espérons que les excellents journaux auxquels nous faisons allusion prospéreront de jour en jour.

—:o:—

STATISTIQUES AGRICOLES.

Les statistiques agricoles écossaises pour l'année 1855, rendues volontairement, pour la seconde année, par des cultivateurs intelligents et zélés d'Ecosse, montrent les résultats suivants, qui se contredisent avec les estimations de McColloch et autres écrivains:—

	Estimations Précédentes.		Établies.	
	Cwts.	1854.	Cwts.	1855.
Blé, . . .	1,235,000	608,063	632,817	
Orge, . . .	1,800,000	954,950	751,613	
Avoine, . . .	6,500,000	4,231,789	3,758,853	
Fèves et Pois, . . .	150,000	183,115	267,955	
	9,675,000	5,627,917	5,301,279	

La récolte de patates cette année produisit 732,141 tonneaux contre 529,915 tonneaux en 1854. Si le produit total des deux dernières moissons en Ecosse était réduit en tonneaux, et les patates incluses, on trouve pour résultat qu'il y a peu de différence entre les deux; l'année 1854 ayant rapporté 1,532,004 tonneaux de nourriture pour l'homme et la bête, et la présente année 1,592,604, tonneaux.

—:o:—

Encore les Navets.— M. Logan nous a transmis l'état suivant, basé sur la mesure et les poids actuels, pour nous montrer ce que ses champs peuvent produire. Le produit

d'un acre anglais de terre semé en navets de Suède fut par arpent de 17 ton., 12 qts., 1 qr., 18 lbs. ou 21 ton., 2 qts., 3 qrs., 14 lbs., par acre.

—:o:—
CORRESPONDANCES.

A l'Éditeur du *Journal du Cultivateur*.

Monsieur,—Il y a en ce moment une grande agitation sur le meilleur moyen de se débarrasser des barrières dans l'île de Montréal, surtout dans quelques localités où la charge est plus forte et plus injuste qu'elle ne doit l'être. Je voudrais mettre l'État suivant devant le public par l'entremise du *Journal du Cultivateur*.

Les cultivateurs ayant probablement plus de temps, y porteront plus d'attention sans doute que la classe mercantile, qui court si vite après la fortune.

Je rangerai les items de dépense par la compagnie sous trois têtes :—

1o. Intérêt sur un capital emprunté à 8 per cent de £50,750, se monte à 4,060.

2o. Charge annuelle pour 10 barrières, £100 chacune, disons £1000. Ce peut-être le double de cette somme, ce que l'on peut démontrer facilement vu que quelquefois en-la coûte le double de ce montant.

3o. Réparations annuelles, je ne suis pas prêt à en parler, mais on peut voir ce qu'elles coûtent par ce qui suit. Je pense que le montant du revenu, quelque gros qu'il soit, n'exécède pas £6,000.

Disons.....£6,000

Maintenant nous avons à payer pour l'intérêt.....£4,060
Do do do barrières.....1,000

£5,060

laissant une balance pour couvrir les réparations, etc., de quinze cents louis.

Je n'ai pas de document à citer pour montrer exactement comment est la chose, ce n'est pas nécessaire pour moi comme je résume d'après un principe pour atteindre un fin.

On ne doit pas perdre de vue que dans le Bas-Canada les chemins sont une taxe sur la terre, et par conséquent une grande injustice pour les cultivateurs qui ne demeurent pas sur l'île de payer pour des chemins sur l'île de Montréal.

Ma proposition est de taxer toute l'île de Montréal, y compris la ville, pour prélever ces £6,000, d'une manière aussi égale que possible. La dette de £50,750 étant assurée sur tous les biens immeubles de l'île, la garantie serait excellente, n'exceptant pas même le Gouvernement, on pourrait alors avoir l'argent à 6 par cent, ce qui ferait une épargne de.....£1,015

Ajouter à ceci l'épargne des barrières.....1,000

£2,016

* Est-ce que ceci ne serait pas £040 ?—*Journal du Cultivateur*.

vous avez alors une épargne d'un tiers de la dépense annuelle ci-dessus citée.

Je diviserais la taxe de cette manière : des revenus de la Corporation de Montréal, je réclame la moitié, disons £3,000 par année. S'il y a quelque vérité dans la maxime des économistes politiques que le consommateur paie les taxes, Montréal s'en retirerait à bon marché à ce taux. Je pense qu'il est démontrable que la ville paie maintenant les trois quarts.

Toute l'île a été évaluée pour les cotisations, et les municipalités locales, de sorte que la taxe pourrait être facilement prélevée.

Je ne me propose pas de me mêler de la conduite du chemin excepté de la manière ci-dessus. Les chemins sont beaux et probablement bien conduits. G.

—:o:—

A l'Éditeur du *Journal du Cultivateur*.

Monsieur,—J'ai vu avec beaucoup de plaisir dans votre journal, que le Bureau d'Agriculture a adopté plusieurs nouveaux réglemens pour l'Exposition Provinciale, qui doit avoir lieu aux Trois-Rivières, en septembre prochain. M. l'Éditeur permettez-moi de suggérer quelques réglemens additionnels qui seraient d'un très grand avantage pour le pays en général. Dans la classe des produits agricoles, toutes personnes à qui des prix sont accordés devraient être tenues avant de les recevoir, de donner un état par écrit de leur mode de culture, de la nature du sol, la quantité en par acre, et répondre à toutes les autres questions que l'on pourrait leur faire ; ce qui serait publié dans le *Journal du Cultivateur*, et circulé par toute la Province. Quant aux Département des Instrumens Aratoires, je considère que la règle qui a été adoptée par la Société d'Agriculture de la Haute Ecosse, que le faiseur ou inventeur seul doit être admis à concourir, devrait être introduite.

Je ferai quelques remarques touchant nos Sociétés de Comté, dont plusieurs ont fait un bien immense dans leurs localités respectives. Je peux mentionner comme exemple à imiter le Comté de Montréal. Le plan qu'ils ont adopté de donner annuellement des prix pour les fermes les mieux tenues et les récoltes croissantes ne peut être surpassé dans aucun pays. Je ne vois pas de raison pourquoi le plan ci-dessus ne serait pas pratiqué par chaque Société de Comté, recevant l'octroi de l'argent public. Je donnerai une brève explication de quelques-uns des abus sous le présent système de donner des prix pour une petite quantité de grain comme un minot ou deux tout au plus. Avant la dernière exposition, un cultivateur sur le chemin de Ste. Foy, dont les animaux et les instrumens aratoires sont de la plus mauvaise description, sema son jardin, pas plus d'un acre, en trois différentes variétés de grain, dans le seul but d'attrapper quelques prix, ce qui a arriva à une Exposition Agricole près de Québec, où il y avait du blé mêlé avec de la balle, des personnes qui pesèrent leur grain une seconde fois et plusieurs autres

pratiques telles qui montrent clairement la folie de tels systèmes. Tant que l'argent public sera ainsi distribué, ça ne tendra qu'à ouvrir un chemin à toutes sortes de fraude, et le cultivateur honnête, industrieux et laborieux n'aura aucune chance de concourir. J'ai été témoin de ces pitoyables expositions pendant les vingt-neuf années dernières, et les prix pour les produits ont été généralement remportés par les plus mauvais cultivateurs. Le seul moyen vrai et légitime d'améliorer notre agriculture est pour nos Sociétés de Comté de donner des prix pour les fermes bien tenues, les récoltes croissantes, le bon équilibre, le bon assortiment d'instrumens aratoires, les laiteries bien conduites, etc., etc. Je pense aussi qu'une plus grande circulation du *Journal du Cultivateur* dans le Comté de Québec serait un grand avantage. Sa présente circulation limitée montrent clairement le petit intérêt que portent nos cultivateurs à ce qui est si essentiel à leurs propres intérêts : il se public au bas prix de 2s 6d par année, et chaque numéro est rempli d'article choisis.

Votre, etc.

MATTHEW DAVIDSON.

Chemin de Ste. Foy,
Comté de Québec,
22 janvier, 1856.

A l'Éditeur du *Journal du Cultivateur*.

Rose Brook Farm,
Trois-Rivières, 10 Janvier, 1856.

Cher Monsieur,—Avez-vous l'obligeance d'informer un de vos abonnés quel serait le meilleur mode et le moins coûteux d'engraisser une nouvelle prairie, le sol est léger, elle a été faite il y a un an, mais en conséquence de la sécheresse, le foin vient clair, le trèfle seulement par morceaux, ainsi que le mil. Je finis par essayer de laisser mûrir le mil et répandre sa graine, ce qui arriva à ma satisfaction. Les pluies de l'automne ont complètement couvert mon champ d'une couche épaisse de mil à mesure qu'il poussait, et il avait environ d'un à deux pouces quand les gelées sont venues. Le champ a environ 14 acres, comme l'engrais sur la surface au printemps serait trop pesant pour le jeune mil, comment le plâtre ou le gypse ferait-il ? J'ai aussi un marais à la main où je pourrais avoir de la boue et de l'argile, mais le coût de les avoir dans le printemps serait plus grand que celui du plâtre. Voulez-vous me faire savoir comment le plâtre ferait, et combien il en faut à l'acre, comment l'appliquer, où je pourrais en avoir du bon et à bon marché, et quel serait le prix du minot ou du barril. Pensez-vous que l'argile ferait mieux si elle était appliquée de bonne heure dans le printemps.

Respectueusement votre, etc.,

UN ABONNÉ.

Note Ed.—Pour un sol léger, comme notre correspondant décrit, le plâtre serait un bon engrais sur la surface. Il doit être appliqué aussitôt que la neige disparaît, et il faudrait de huit à dix barrils pour un

champ de quatorze acres. Le plâtre s'est vendu à la ville de 4s 6d à 5s le barril, mais on peut l'avoir aux moulins pour \$7 à \$7 le tonneau.

PRIX AU MARCHÉ DE MONTRÉAL.
Taux auxquels les Produits sont achetés des Cultivateurs.

1er Février, 1856.

- Foin, les 100 bottes, de 10 à \$13.
- Paille, do de 3 à \$4.
- Beurre frais, la livre, de 1s 3d à 1s 6d.
- Do. salé, do., de 1s à 1s 0½d.
- Fromage du pays, de 6d à 8d.
- Blé, 6s 6d à 7s.
- Orge, 4s 9d à 5s.
- Seigle, 4s 6d à 5s.
- Avoine, de 1s 8d à 1s 10½d.
- Blé-d'Inde jaune, 5s 6d à 6s.
- Do. d'Ohio, 5s à 5s 3d.
- Sarrasin, 4s 3d à 4s 6d.
- Pois, de 4s 6d à 4s 9d.
- Bœuf, les 100lbs., de 5 à \$8.
- Porc, (moss) 9 à \$10.
- Mouton, la carcasse, de 2½ à \$5.
- Agneau, do., point.
- Veau, 2½ à \$4½.
- Oufs, la 1s à 1s 2d.

ALMANACS POUR 1856.

LE REGISTRE ANNUEL ILLUSTRE DES AFFAIRES RURALES ET ALMANACH DU CULTIVATEUR, embellé de CENT-CINQUANTE GRAVURES. Prix, 1s 3d.

— Aussi, —
ALMANACH CANADIEN DE MACLEAR. Prix, 7½d.

— Et —
L'ALMANACH DU CULTIVATEUR. Prix, 3d ou 1s 6d la douzaine.

A vendre par
H. RAMSAY.

**Magasin d'Instrumens Aratoires
ET DE
GRAINES DU BAS-CANADA.**

Le Soussigné a l'honneur d'annoncer qu'il se propose d'ouvrir un MAGASIN D'INSTRUMENS ARATOIRES, dans la Grande Salle du MARCHÉ S^r ANNE, dans cette ville, qu'il a loué de la Corporation de la Cité à cet effet.

Il aura constamment en mains un assortiment des meilleurs INSTRUMENS ARATOIRES approuvés, des Manufactures ANGLAISES, CANADIENNES et AMÉRICAINES, qu'il peut avec confiance recommander à ses amis.

Le Soussigné a aussi l'honneur d'annoncer que outre ces Instrumens, il aura à vendre des GRAINES AGRICOLES ainsi que des GRAINES DE FLEURS de toute description et variété.

Les Graines seront de la meilleure description, nettes, sans mélange, et les plus nouvelles que l'on pourra se procurer.

Dans ce but il a fait des arrangements avec une des meilleures maisons de France, pour le Tréfle et autres Graines, qu'il espère recevoir vers le 1er de Janvier prochain.

On a besoin depuis longtemps d'un établissement de ce genre en Canada, et le Soussigné espère une provision de GRAINES et D'INSTRUMENS qui lui assurera le patronage de tous les Agriculteurs.

WM. EVANS, Jr.

Montréal, 1er Déc., 1855.

MAGASIN EN GROS DE PAPIER

Le Soussigné a en main une grande collection Anglaise et étrangère de Papier à Ecrire, à Dessiner et à Enveloppes, choisi par lui-même dans les marchés anglais, écossais et français. Il a aussi un ample assortiment de Livres de Comptes, de toutes grandeurs et réglés d'après différents modes; livres d'Ecoles Anglaises; Bibles, Livres de Prières, etc.

HEW RAMSAY.

**VIENT D'ÊTRE PUBLIÉ,
Pour 1856**

LE REGISTRE ANNUEL ILLUSTRE DES AFFAIRES RURALES ET ALMANACH DU CULTIVATEUR POUR 1856. 288 Pages. Embellé de CENT CINQUANTE GRAVURES. Prix, 1s 3d.

Peut être envoyé par la MALLE en recevant des Etampilles de Poste.

Liste des Gravures.

	No. Gr.
Machine à Faucher d'Allen,	2
Gravures de Pommes,	11
Abricots,	2
Porte Automate,	1
Granges,	11
Remises à Voitures et Etabes,	7
Bêtes à Cornes,	2
Cèdre du Liban,	1
Fleurs de Jardin,	1
Laiterie,	2
Presses à Fromage,	4
Cerises, Figures de	15
Barattes,	2
Maison Cottage de Ferme Gothique,	4
Vapeur pour la Laiterie,	1
Cèdre Deodar,	1
Jardin Dropmore,	1
Plantes Fleurissantes,	4
Fleurs de la Pêche,	2
Fleurs de la Fraise,	4
Maison de Campagne Gothique,	3
Vignes de Raisin,	7
Bereaux pour les Vignes,	5
Moulin à Vent de Hollanday,	1
Maison de Campagne Italienne,	3
Cottage de Ferme Italien,	2
Feuilles de la Pêche,	3
Pêches, Figures de	7
Poires do	12
Prunes, do	11
Panlailier,	1
Machine à Creuser les Fossés de Pratt,	1
Chambre pour faire le Beurre,	3
Maison d'Ecole,	8
Moulin à Egrenier le Blé-d'Inde de Scott,	1
Mouton,	1
Cottage Carré de Ferme,	3
Résidence de Ferme Substancielle,	4
Fraises, Figures de	7
Coelions,	2

Albany: L. TUCKER.
Montréal: H. RAMSAY.

Et à vendre par
John Armour, Montréal; P. Sinclair, Québec;
A. H. Armour et Cie., Toronto; Alex. Bryson, Ottawa; John Duff, Kingston; J. C. Ansley, Port Hope; Andrews et Coombe, Londres.

Important aux Agriculteurs.

VIENT D'ÊTRE PUBLIÉ,

LE LIVRE ANNUEL D'AGRICULTURE pour 1855 et 1856, exhibant les plus importantes découvertes et améliorations dans l'Agriculture, Mécanique, Chimie, Botanique, Géologie, etc. Illustré de plusieurs Gravures, par David A. Wells, A. M.

Prix, 7s 6d.

Philadelphie: CHILDS et PETERSON.
Montréal: HEW RAMSAY.

AVIS AUX CULTIVATEURS.

L'ASSURANCE MUTUELLE CONTRE le FEU du Comté de Montréal, assure dans tout le Bas-Canada, les propriétés des Cultivateurs à 5s. par £100, pour trois ans, &c.

S'adresser au bureau rue St. Sacrement à Montréal, aux Agents dans les Campagnes, ou aux Directeurs soussignés:—

- Wm. Macdonald, Ecr., Président, à Lachine.
- B. H. LeMoine, " à Montréal.
- Edward Quin, " à la Longue Pointe.
- F. M. Valois, " à la Pointe Claire.
- John Dods, " à la Petite Cote.
- G. G. Gaucher, " à Ste. Genevieve.
- Frs. Quenneville, " à St. Laurent.
- Jos. Laporte, " à la Pointe aux Trembles

P. L. LE TOURNEUX,
Secrétaire et Trésorier.

Montréal, 1 Juillet, 1854.

NOTICE AUX CULTIVATEURS ET COM-MERCANTS DE GRAINS.

\$200 OFFERTES EN PRIX POUR DES SEMENCES.

Les DIRECTEURS de la SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTÉ DE MONTRÉAL, dans le but de donner aux Cultivateurs une occasion de choisir des SEMENCES, se proposent de tenir un MARCHÉ à GRAIN, en connexion avec leur EXPOSITION de CHEVAUX au PRINTEMPS, quand la somme appropriée sera offerte comme suit:—

- 3 prix 20 minots de Blé.
- 3 do 20 do d'Avoine.
- 3 do 20 do d'Orge.
- 3 do 20 do de Pois.
- 3 do 10 do de Fèves.
- 3 do 5 do de L'ares.
- 3 do 5 do de Graine de Mil.

Le montant des Prix et autres Détails seront ci-après publiés.

Par ordre,

JAS. SMITH, Sec.-Trés.

IMPRESSION DANS LES DEUX LANGUES,

POUR les SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE, faites avec la plus grande expédition et aux prix les plus modérés. H. RAMSAY.

LIVRES RECOMPENSES.

Le Soussigné a obtenu des Diplômes aux Expositions Provinciales, tenues à Montréal et à Hamilton en 1853, " Pour la meilleure collection de Livres Imprimés et Reliés dans le Canada." Il y avait dans cette collection:—

LA SERIE NATIONALE.

- Legons Générales, pour pendre dans les Ecoles.
- Premier Livre de Legons.
- Second Livre de Legons.
- Suite du Second Livre.
- Troisième Livre de Legons.
- Quatrième Livre de Legons.
- Cinquième Livre de Legons.
- Premier Livre d'Arithmétique et Cléf.
- Grammaire Anglaise et Cléf.
- Tenue des Livres et Cléf.
- Traité de Mesurage.
- Appendice au Mesurage à l'usage des Précepteurs.
- Elémens de Géométrie.
- Introduction à la Géographie et à l'Histoire avec Gravures, etc., Nouvelle Edition, très améliorée.
- Grandes Cartes Géographiques pour pendre dans les Ecoles.

HEW RAMSAY.